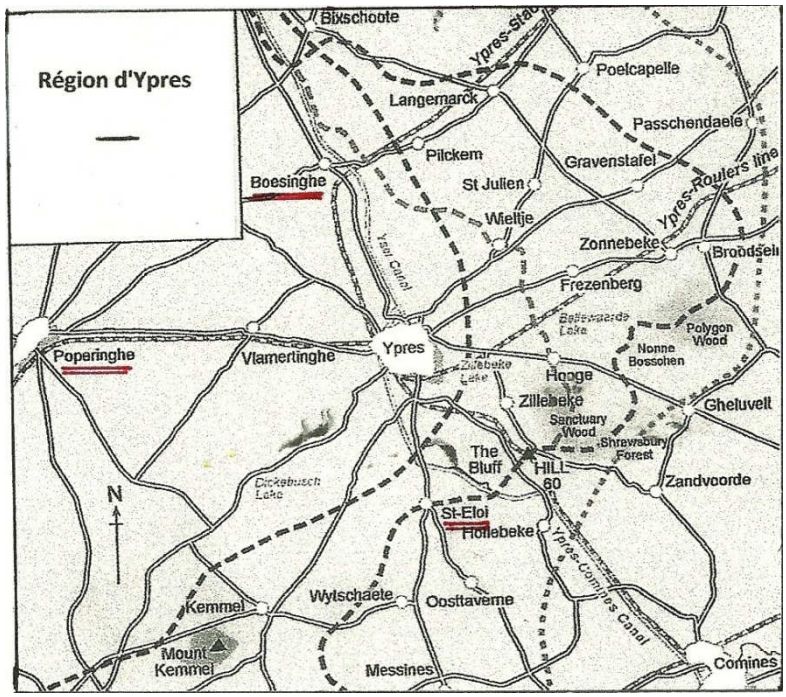
Carnet N° 2

novembre 14 - avril 1915

Campagne 1914 – 1915
Emile Baudet - 69 ° Régiment d'Infanterie
Demeurant 48 rue de Satory
Ecole de Théologie Catholique
Versailles

La campagne des Flandres

7 novembre 1914



Partis hier soir de Bryas (Pas de Calais) en auto.
Nous passons par Pernes, Saint Michel,Hazebrouk, Poperinghe (Belgique).
Impossible presque de se faire comprendre, tout le monde ici parle flamand. Ce changement de pays me plaît.
On voit de nombreux anglais, des soldats belges, des chasseurs d'Afrique. Il y en a de toutes les couleurs et de toutes les langues! Nous logeons à Bolstrass, dans l'école des filles. Vie très intense à **Elverdhingue**. Va et vient d'autos de malheureux belges réfugiés. Je vais dans un "*estaminet*" boire une tasse de "*kaffie*". On me rend la monnaie belge, française et anglaise. Tout a cours, parait-il !

8 novembre

Bonne nuit à **Elverdhingue**, quoiqu'un un gros noir soit venu s'égarer dans le village et tomber sur six chevaux. Mais *"it is the war"... We see many english soldiers and we speak quickly for me and I do not understand all that they say*. Nous quittons Elverdhingue à 5 heures pour nous rendre à Dikebush où nous stationnons toute la journée. Combats très intéressants d'aéros français et anglais contre aéro allemand. Celui-ci fuit à toute allure, un autre fait de même. Les anglais jouent au football dans un pré tandis que les canons tonnent là tout près. Il passe constamment des anglais sur la route. "Quand finira la guerre ? demande-t-on à l'un d'entre eux : à Noël ? " - " Ah! No ! peut-être à l'autre Noël !". C'est consolant ! Et ils vous disent cela avec flegme !

Voormezeele

9 novembre

Nous quittons Dikebush à 8 heures et nous nous installons au nord de l'étang dans un bois rempli de gibier. Pour se réchauffer et passer le temps, on court après les lièvres et les faisans qui foisonnent dans la région. On finit par avoir un faisan ! On va manger du faisan en temps de guerre ! 70 prisonniers au moins sont passés sur la route d'**Ypres** : il y avait des jeunes de 17 ans ! Vers le soir nous quittons l'emplacement et on se dirige sur **Voormezeele**. Le village est abandonné ; quelques maisons endommagées par les obus, l'une est complètement brûlée, des chevrons fument encore. Avec cela un temps gris et pluvieux. Tout près les mitrailleuses font rage, le canon ne cesse de cracher par-dessus nos têtes. C'est un bruit infernal. Partout autour de soi c'est la tristesse, l'abandon, on sent que c'est la guerre. Le bataillon va à Saint-Eloi, nous restons à **Voormezeele**.

10 novembre

Le combat a duré toute la nuit avec une grande intensité, surtout au loin, en direction d'Ypres. Ce matin, au moment où j'écris, la bataille devient terrible. L'artillerie française ne cesse de donner. Les obus allemands tombent avec fracas à l'entrée du village. Marsouins et fantassins du 16° corps lâchent et viennent affolés nous trouver. Une compagnie de marsouins est prisonnière. Le 69° se porte en avant, les positions sont reprises, quelques blessés seulement le soir.

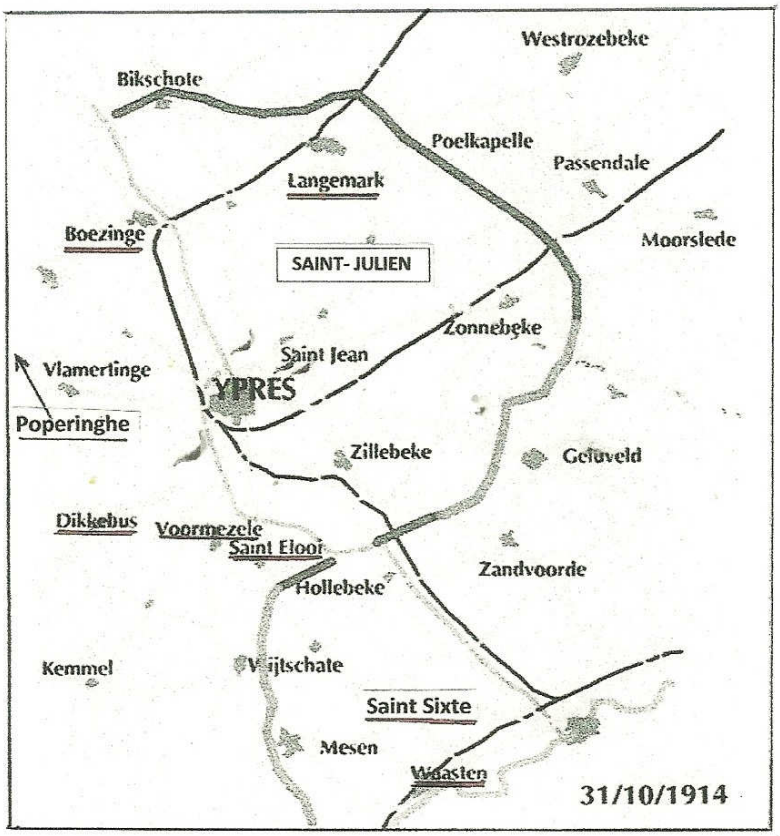
11 novembre

Vif combat le matin. Les Allemands envoient quelques obus dans le village. Notre artillerie fait rage, mais bientôt le bombardement devient effrayant. Un obus tombe sur notre maison, nous sommes tous couverts de plâtras, mais pas de mal sauf deux brancardiers contusionnés légèrement. Il est temps de quitter la place car ça sent mauvais. Nous nous installons un peu plus loin dans un café. Le bombardement continue toujours, très violent. Notre artillerie ne cesse aussi de donner, avec cela un vent sinistre qui souffle dans les arbres… C'est lugubre. La nuit enfin arrive, le bombardement cesse, mais pas pour longtemps sans doute. On en profite pour quitter ce pays que l'incendie commence déjà à dévorer. On se réfugie dans un superbe château à 1500 mètres de **Voormezeele** sur la route d'Ypres.

Voormezeele, le château

12 novembre

Pendant le retour au château, Petit, un brancardier du 1er bataillon, a été blessé par un éclat d'obus à la main. « Monsieur le Major, dit-il en arrivant, je suis blessé, mais ce n'est pas ma faute, vous savez, c'est en conduisant des blessés ! ». Il faut dire que Petit est un…..
Le château que nous habitons est très joli, situé au milieu d'un immense parc où serpente une rivière qui aboutit à une belle pièce d'eau. Quelques soldats font une partie de barque sur l'étang sans guère se soucier du canon qui gronde partout autour du château. Le château appartient à M. Ségard et s'appelle de la Chenaie. Un pauvre malheureux vient nous trouver fatigué de la vie des tranchées. Il nous montre son sac où 17 balles étaient venues s'abattre sans lui causer aucun mal.
Nombreux prisonniers allemands envoyés ici par la 10ème compagnie.



13 novembre

On vient nous prévenir de quitter le château. Toutes les pièces d'artillerie de tous les calibres sont approvisionnées à 370 coups ! On craint donc une réponse allemande. Mais nous ne pouvons quitter le château, car à peine prévenus de ce bombardement que déjà « arrivages » et « expéditions » s'entremêlent.
Cependant nombreux obus allemands sont venus choir dans l'étang du château et déjà des soldats vont avec des épuisettes prendre le poisson tué par les obus !!
J'ai découvert un dictionnaire flamand et je passe mon temps à bûcher le « vlaamsch ».

Dickebusch

14 novembre

Lever à 5 heures, nous sommes relevés. Nous quittons le château pour aller à **Dickebusch**. Je vais prendre un kaffie mais je m'aperçois que j'ai oublié mon porte-monnaie, il doit être au château. Je pars en auto avec Zivi, mais à peine sur la route de **Voormezeele** que les obus pleuvent autour de nous. Alors Zivi met la « 4ème» vitesse et nous filons à toute allure, et les « gros noirs » succèdent aux « gros noirs ». Enfin on arrive au château, je retrouve mon porte-monnaie, mais je suis guéri de faire de l'auto, je repars à pied à travers champs. Le paysage de Dickebusch très joli surtout le soir quand le soleil se couche derrière les grands arbres. Dans ce ciel empourpré le clocher du village et les deux moulins à vent évoquent toute sorte de poésie et il faut le bruit d'un gros noir dans le lointain pour nous ramener à la réalité, à la triste réalité : la guerre.

Westoutre

15 novembre

Partis hier soir de Dickebusch nous allons à **Westoutre** cantonner. Nous allons à la messe paroissiale et j'écoute avec intérêt (?) le sermon en flamand du vicaire. Journée triste et pluvieuse. Cependant nous sommes tranquilles loin des gros noirs.
Est-ce que nous allons rester ici en « Belgie » longtemps ? Je ne sais, on parle beaucoup d'un départ pour d'autres lieux. Nous aurons été sur tous les champs de bataille. Le soir 3000 Anglais doivent venir cantonner. On nous fait changer de demeure : un grenier nous est échu.

Boesinghe

16 novembre

Bonne nuit sous les tuiles et sur les planches. Un peu dur pour les reins, mais à part cela on a fait tout de même de jolis rêves. Départ à 7 heures pour **Boesinghe**, ou plutôt pour une prairie voisine où l'on passa la journée gelés, à être mouillés. Enfin *it is the war*. On quitte les lieux vers 16 heures pour Boesinghe où nous installons un poste de secours. Le 69 va occuper les tranchées au-delà du canal et faire l'attaque en compagnie des Turcos. En fait d'embarquement ou de repos les pauvres vont se « baigner » dans la tranchée : dans les meilleurs cas on a de l'eau jusqu'aux chevilles ! *It is sad*. Nuit assez fraîche, nous sommes sur des dalles, mais il ne faut pas se plaindre car ces malheureux des tranchées souffrent bien plus.

17 novembre

Les régiments relevés cette nuit passent, mais dans quel état sont ces malheureux : de la boue et de l'eau jusqu'aux hanches, d'aucuns en sont couverts : ce n'est qu'une statue de boue. C'est vraiment triste.
Nous sommes arrosés d'obus à shrapnells surtout dans la rue du canal. Deux soldats passent et vont s'engager dans la rue du canal, les shrapnells éclatent toujours. « As-tu pris ton parapluie ? » dit l'un d'eux…
Nouveauté… pour moi du moins : des canons de 150 anglais placés sur trains spéciaux et tirant ainsi dans toutes les directions : il suffit de prendre tel ou tel volant. *It is curious* !

18 novembre

Léger bombardement du côté de l'église surtout, laquelle est assez endommagée. Journée paisible à part cela, nous la passons à jouer aux cartes. Le service postal marche de nouveau. Je reçois 3 lettres. Le café où nous sommes installés est un peu endommagé par un 105 qui, sans demander la permission, est venu éclater dans la cuisine sur la cour.

19 novembre

Bonnes nouvelles sur le journal d'aujourd'hui. Je lis quelques passages de l'encyclique de Benoît XV « *Ad apostolorum beatissimi apostoli cathedram* ». Cette guerre, dit-il, a pour origine les 4 points suivants qu'il commente : premièrement le manque de charité entre les hommes - 2. le mépris de l'autorité – 3. la haine des classes – 4. la poursuite exclusive de biens matériels. Ces maux ne peuvent être déracinés que par le respect des lois éternelles promulguées dans l'évangile.

20 novembre

Le neige tombe depuis hier : c'est l'hiver. Les troupes qui passent suivies des convois tout blancs de neige, l'air harassé de tous ces hommes qui ont gardé leur barbe, tout fait songer à la retraite de Russie. Ce n'est pas que nous soyons en mauvaise posture, loin de là : les alliés ont dû évacuer les tranchées au sud de Bischoote, envahies qu'elles étaient par l'eau.
Nous sommes parfaitement ravitaillés, mais depuis quelques jours c'est plus que « parfait ». Ainsi aujourd'hui voici le menu –sardines, beefsteak, petits pois avec des pommes de terre, fromage de gruyère, café et… pousse café, le tout arrosé d'un quart de vin. Parfait, n'est-ce pas ?

Abbaye saint Sixte

21 novembre

Nous quittons Boesinghe le matin pour stationner à Elveredinghe où nous déjeunons. A midi on quitte ce pays pour cantonner à 4 km de là. Mais la place est prise, il faut aller plus loin, faire 8 km encore. On maugrée mais – ô surprise ! – nous arrivons à **West-wetleren** devant un monastère de trappistes ! Heureux que je suis – passer une nuit dans un monastère, passer quelques jours même dans une abbaye ! quel bonheur. Aussi demain je me promets de me lever à deux heures pour aller à l'office "*venite, exultemus Domino"*. Je cause avec les pères … quelle simpliciuté.je vais à la chapelle… un goût d'encens emplit tout le chœur, un profond silence nous engage au recueillement et je prie et je suis heureux de prier là ! Je voudrais y rester "*Dominus pars"*...mais aussi "*calicis mei"*. C'est la guerre qu'il faut subir encore, puis si le bon Dieu le permet, alors je retournerai au Séminaire."*hereditatis mei"*. Mais nous sommes arrivés un peu tard pour pouvoir faire grande cuisine. Les bons frères nous font partager leur repas qui consiste en une purée de grosses fèves & un quart de bière.

22 novembre

Nuit excellente. Comment en serait-il autrement ? Les frères avaient fait un bon feu dans la pièce. A 1 heure et demie en allant à Matines j'ai vu un de ces frères passer près du poêle et voyant le feu éteint le ralluma aussitôt. Je vais à l'office et dans la nuit, à la chapelle, quelle impression de voir tous ces pères vêtus de leur grande coule blanche défiler dans l'ombre et prendre place dans leurs stalles – et ce chant – ce Salve Regina de la Trappe !... A midi j'ai commis une petite indiscrétion en me faufilant dans le cloître et j'ai visité la salle du Chapitre, et le réfectoire avec les petites terrines qui servent aux Pères et aussi les cuillères en bois… Que n'y reste-t-on pas jusqu'à la fin de la guerre ! Soirée délicieuse à l'abbaye en compagnie de l'abbé Renault. Je me sens revivre ici "*Mane nobiscum Domine quoniam advesperascit et inclinata jam dies…mane nobiscum Domine"* [7]

23 novembre

Je vais à Matines et à Laudes; après quoi un Père vient me chercher pour servir la messe – j'en suis très heureux. Après la messe, le même Père m'emmène au réfectoire des hôtes pour déjeuner et me fait signer sur un grand registre.
Mes confrères du 69 viennent visiter l'abbaye.je suis heureux de leur faire admirer le monastère, de leur faire goûter le charme de cette vie monastique.

[7] *"Reste avec nous, Seigneur car il se fait tard et déjà le jour décline.."* (aux disciples d'Emmaüs)

24 novembre

Matines et Laudes comme hier. Je sers la messe d'un Père – dans la matinée le Père Edmond me fait visiter ce que je n'avais pas encore vu du monastère : la bibliothèque et la sacristie avec son Trésor.
La situation est toujours inchangée…il faut un ordre de départ pour ce soir pour faire penser à la guerre. Déjà ces tristes pensées étaient paries de mon esprit pour faire place à d'autres plus attirantes : *Beati monachi !...* mais il faut bien tout quitter. Je reprends ma devise d'autrefois : ***"Credo et expecto"*** [8].
Nous quittons le monastère la nuit tombante. Le régiment va relever le 26° dans les tranchées au-delà de Langemarch. Nous arrivons à 22 h. à Boesinghe où nous installons notre poste.

Boesinghe

25 novembre

Je viens de découvrir une petite chambre -- une cellule plutôt – *cella continuata.* après le monastère, le séminaire.

26 novembre

R.A.S. Journée banale. Calme complet. On n'entend rien de la journée. On croirait la guerre finie. Le soir vient, pas de blessé. Soirée agréable avec M. Bouyer. On admire ensemble toute la beauté, toute la poésie qu'il y a dans certaines pages de la Bible. Quand retournerai-je au Carmel lire et méditer de nouveau cette Bible ? mais… "*Credo et expecto"* !

27 novembre

Toujours *in mea cella..* Depuis 2 heures du matin jusqu'au jour, notre enragé 75 n'a cessé de donner, faisant même parfois du tir d'efficacité. Pas de réponse allemande : journée plus calme qu'hier. Que se passe-t-il ? Est-on las de se battre ? Les allemands battent-ils en retraite? Est-ce par hasard un armistice préludant la paix ? *nescio…*

28 novembre

Monsieur l'abbé Martin vient me voir dans ma nouvelle "cellule" et y réunit le clergé du 26 et 69ème – on passe ainsi une bonne après-midi. On étudie la question de la messe pour demain dimanche : pourra-t-on ou non la dire dans cette pauvre église bien endommagée par les obus et qui sert de but à l'artillerie allemande presque chaque jour. On décide tout de même de dire la messe "*non timebis… a sagitta volante in die et flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo*". Je fais le soir une bonne méditation qui met un peu de bleu dans mon âme "*ad te levavi animam meam, Deus meus"*...j'aime et j'ai confiance. Je me couche joyeux comme autrefois au Carmel…

Dimanche 29 novembre

A 7 heures je me rends à l'église servir la messe à M. l'abbé Meunier, mais hélas, je vois qu'il est impossible de la dire : les voûtes sont crevées à plusieurs endroits, l'autel est couvert de plâtras, je quitte tout attristé cette église dévastée. Nous allons au Couvent sur la route d'Everdinghe.la chapelle est occupée par des blessés, mais un autel portatif est installé au salon et c'est là que l'abbé Meunier dit la messe "*ad te levavi animam meam "...*

[8] "*Credo et expecto" (*je crois et j'attends*) est la devise qu'il avait choisie le jour de sa prise de soutane*

30 novembre

J'ai le bonheur encore ce matin de servir la messe et de communier *"quid retribuam domino"*. C'est la fête de Saint André et cette fête me rappelle une excellente lecture spirituelle du père Delaporte sur les petites croix qu'il faut supporter. Elles se présentent chaque jour en ces temps de guerre. Mon Dieu, aidez-moi à les supporter vaillamment. J'écris à M. Cayre.

1er décembre 1914

Nous entrons dans le septième mois de la guerre ! Quand entrerons-nous dans le premier de la paix ? Hier nos 75 et nos 105 ont fait un vacarme infernal dans la direction de Bischotte-**Langemark**. Que se passait-il ? Je viens de l'apprendre : les allemands en grand nombre venaient d'attaquer. Notre infanterie prévient l'artillerie. Voilà la raison de ce beau vacarme. Il va sans dire que les allemands durent se replier avec assez de pertes.
Le régiment est relevé ce soir. Puissions-nous de nouveau aller passer quelques jours à saint Sixte ! Adieu ma cellule de l'auberge de Voesinghe

Woesten

2 décembre

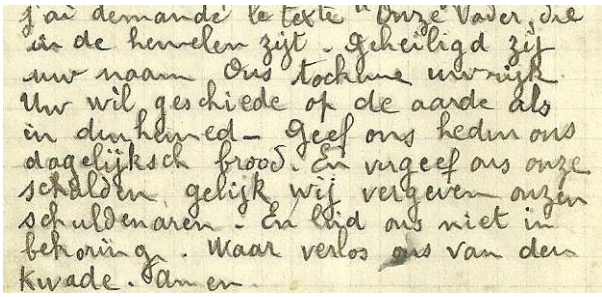
Hélas ! nous n'allons pas à Saint Sixte. Le régiment vient cantonner à Woesten. Nous habitons une ferme dans les faubourgs du pays. La campagne environnante est assez jolie et j'aimerais passer l'après-midi dans la prairie voisine s'il ne faisait pas si froid ! Je regrette ma chambre de Boesinghe mais je suis cependant heureux de ces jours de repos pour revoir mes amis. La victoire russe dont on parlait tant depuis quelques jours n'est parait-il pas si grande et définitive qu'on l'avait affirmé.
Nous allons passer l'après-midi à la ville (c'estWoesten). En nous y rendant, sur le bord de la route, on voit des enfants blottis dans le fossé. On s'approche pour voir ce qu'ils font là. Mais voici que du côté opposé d'autres enfants jettent des projectiles : cailloux, vieilles boîtes de conserve… Ils jouent à la guerre de tranchées ! Pauvres enfants !
On a distribué à chacun de nous un petit paquet-surprise, envoi de la Croix Rouge. Il y avait :chocolat, mouchoirs, crayons et cartes… *shocking* !

3 décembre

Nous sommes toujours à Woesten, chez des gens très gentils. Hier soir nous avons assisté à la prière du soir en commun de la nombreuse famille. Très impressionnant. Je suis en possession d'un cahier de dessin et je ne fais plus que croquis sur croquis. Mais ça ne durera qu'un temps. Tout passe! Demain séance de conseil de guerre. Un sergent du 69 a abandonné son poste face à l'ennemi = mort, dit le livret sur la table. Que décidera le Conseil ?

4 décembre

Je suis retourné hier à la prière en commun mais comme tout est en flamand, j'ai demandé le texte :


J'ai demandé le texte "Onze Vader, die
is de hemelen zijt - geheiligd zij
uw naam. Ons tokkome uw rijk.
Uw wil geschiede op de aarde als
in den hemel - Geef ons heden ons
dagelijksch brood. En vergeef ons onze
schulden gelijk wij vergeven onzen
schuldenaren - En lied ons niet in
beproeving. Maar verlos ons van den
kwade. Amen.

Le pauvre sergent passe donc devant le conseil de guerre pour avoir quitté devant l'ennemi l'emplacement où il se trouvait et avoir disparu. Or le même jour à la même heure on signalait ce sergent pour être cité à l'ordre du jour ! C'est tant mieux mais tout de même : être présenté devant un conseil pour y être condamné et en sortir non seulement indemne, mais avec l'honneur des braves, avec une citation à l'ordre du jour de l'armée ! ce n'est pas banal !

5 décembre

Nous sommes toujours à Woesten où depuis quatre jours nous vivons la vie intérieure d'une famille belge. Cela est plein d'intérêt. J'admire chez eux la grande obligeance. Hier soir je voyais un brancardier debout près de moi. Quelle ne fut pas ma surprise de voir un vieillard assis plus loin se lever et donner sa chaise au jeune soldat resté debout !

Boesinghe

Deo gratias ! Nous sommes revenus à Boesinghe et j'y ai retrouvé ma "cellule" ! Je reviens du couvent où j'ai servi la messe et communié. *"Populus Sion, ecce Dominus veniet ad salvandas gentes"*... Mon Dieu, mon Dieu, venez sauver les nations de cette guerre terrible…
Je reçois une lettre d'*Eugène Audrain*. Quand retournerons-nous au Carmel prier en commun, converser ensemble, travailler… *Credo et expecto !* Delestre est sous-lieutenant, me dit Eugène, Fricou en bonne santé… et Bernard ?

7 décembre

Notre médecin-major nous quitte pour aller à l'ambulance N°7 à Crambeche. Notre médecin chef de service se fait évacuer
Je projette un petit voyage pour **Poperinghe** demain matin. Il y a si longtemps que je ne suis pas allé dans une ville !

8 décembre

Fête de l'Immaculée Conception. Messe au couvent, après quoi je pars me promener à Poperinghe. C'est une gentille petite ville flamande. Sa place surtout est jolie avec ses maisons basses, propres et bien alignées, son hôtel de ville, son beffroi ajouré…On se sent vraiment en pays étranger, bien plus, on se croirait à une autre époque. On s'attend à rencontrer au coin d'une rue, Me Patelin portant sur son bras une pièce de drap ou une jolie flamande coiffée de son haut bonnet blanc à dentelles et l'on voit au lieu de cela des soldats, voire toute une suite d'autobus parisiens filant à toute allure sur cette coquette petite place !
J'achète le "Daily Mail". Sur la première page il y a une photo de Domrémy-la Pucelle bombardée par les allemands ! Puis à côté un portrait de *"France's national héroïne Jeanne of Arc*". Très bien M.M. les anglais, mais tout de même c'est drôle !

9 décembre

Journée peu intéressante pendant laquelle j'ai perdu mon temps…
Hier, j'ai oublié de noter ce fait : tandis que je lisais mon "Daily Mail", appuyé sur un bec de gaz de la place de Poperinghe, un anglais survient et s'arrête derrière moi… il lisait "l'Echo de Paris"… N'est-ce pas que c'est drôle !

10 décembre

Le **pont du canal de Boesinghe** que notre chef de service avait si justement nommé le pont "*du zigouillage*" était arrosé de shraprunns toutes les fois qu'un convoi, un détachement ou même quelques soldats passaient. Il y avait certainement un espion là-dessous, mais comment le trouver. Chaque jour on le recherchait en vain, chaque jour il y avait de nouvelles victimes.

Or, un beau matin, un artilleur qui passait rue du canal entra dans une maison voisine du pont. Il demande à la patronne de lui vendre un peu de pain. Je n'en n'ai pas, dit celle-ci –" et ce four, à quoi sert-il ?" dit notre artilleur en s'avançant pour ouvrir la porte. La femme veut l'en empêcher, mais trop tard ! un homme était étendu dans le four près d'un appareil téléphonique dissimulé là. Plus de doute c'était l'espion tant recherché ! Le soldat envoie un vigoureux coup de poing à la mégère pour s'en débarrasser et retire l'homme du four. Avant que celui-ci ait pu se défendre l'artilleur le saisit à la gorge, l'étreint si fort qu'il l'étrangle ! Justice est faite !

11 décembre

RAS Si ce n'est une innovation du Père Martin qui me fait grand plaisir. Puisque nous sommes souvent ensemble pourquoi ne pas se réunir le soir et prier et causer comme autrefois à Saint Léopold ? La chose nous plait à tous et la réunion est fixée à 4 heures à la chapelle du couvent.

12 décembre

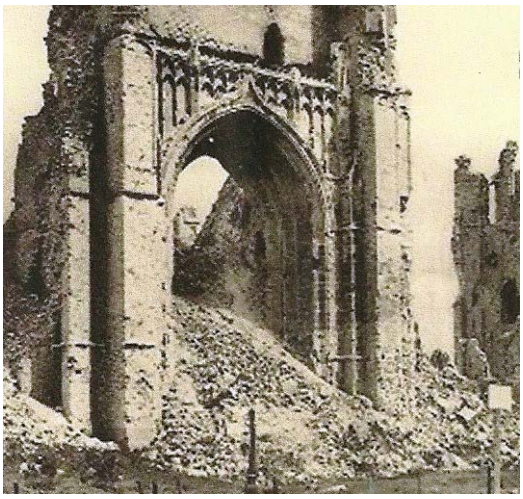
J'ai vu **Ypres**. Je suis parti ce matin de **Boesinghe** et pour être plus tranquille j'ai quitté la grande route pour suivre les bords du canal de Dixmude à Ypres. Il faisait un temps calme, j'entendais les moineaux piailler dans les arbres ! Aucun bruit de canon, pas même au loin, il n'y avait rien en un mot qui puisse faire songer à la guerre, si ce n'est un cheval crevé le long de la route, abattu sans doute par quelque artilleur qui avant de l'abandonner, avait taillé de larges beefsteaks dans les cuisses de la pauvre bête : c'était macabre. Mais passons…

Après avoir contourné le pont du canal, j'entre dans la capitale des Flandres. Sur ma droite une usine complètement détruite par les obus arrête mon attention, pas longtemps cependant car j'ai hâte de voir le cœur de la ville. Je m'engage dans une rue étroite et tortueuse qui me transporte en plein Moyen Age. Hélas ! quelle destruction, des maisons entières sont rasées. Ce que les obus n'ont pu faire, l'incendie s'en est chargé et de ces ruines noircies une odeur âpre se répand et me prend à la gorge. Je continue à errer dans ces rues où règnent la tristesse et l'abandon. A peine voit-on quelques habitants qui longent les maisons et marchent d'un pas rapide. J'arrive enfin sur la grande place. A ma gauche des jolies habitations flamandes avec leurs élégants pignons qui font façade ont été respectés par les obus allemands. Mais quand je me retourne vers la droite, quelle dévastation ! Imaginez-vous ces démolitions dans Paris aux endroits où l'on veut faire passer une rue nouvelle, avec en plus des chevrons calcinés, des meubles et de la literie parmi ces amas de pierres de briques et de plâtras.

Mais si ce spectacle est triste, combien plus lamentable est l'aspect de la **Halle aux draps** !! Au centre une tour démantelée flanquée de quatre tourelles toutes déchiquetées : c'est ce qui reste de l'élégant campanile qui surmontait le beffroi. Plus de toiture, plus de verrières : des trous béants dans les voûtes ou dans les murs montrent le passage des obus. En plusieurs endroits le sol est défoncé ou bien ce sont des morceaux des débris de toute sorte entourant les piliers. Là où les braves Yprois étalaient leurs marchandises on trouve des chapiteaux brisés, des verres multicolores provenant des vitraux.

Je quitte les "Halles" pour aller à la **cathédrale Saint Martin** : chose bizarre, près de ces ruines d'où je sors, une statue en marbre se dresse intacte : elle représente Alphonse Vandenpeereboon ancien ministre d'état. Pour entrer dans ce temple, il nous faut escalader des tas de décombres quand soudain je heurte du pied un morceau de cloche : un son argentin en jaillit aussitôt.

J'arrive enfin à l'entrée de la nef : jusqu'au transept, toutes les voûtes sont demeurées presque intactes, mais dans le chœur les ogives n'existent plus : tout est à ciel ouvert. Les décombres se sont amoncelés dans le chœur et recouvrent le Maître Autel. Derrière celui-ci se dresse un grand retable que recouvrent des draperies mortuaires tendues sans doute le jour de la fête des morts.



La cathédrale Saint Martin

Ce grand voile de crêpe au fond de cette église en ruines produit sur l'âme une profonde impression. Et c'est rempli de ces tristes pensées que je quittai ce temple dévasté quand j'aperçois – comme à la sortie des Halles – une petite statuette dorée montée sur un haut socle de marbre restée intacte. Elle représentait la Sainte Vierge – et cette statue demeurée debout malgré l'avalanche d'obus semblait me dire : Confiance. Et cette parole du Saint Evangile me vint à l'esprit *" il ne tombera pas un cheveu de votre tête sans la permission de mon Père".*
Je traversai de nouveau la grande place pour aller me promener sur les remparts de la ville et de là je contemplai, avant de me retourner, cette capitale des Flandres qu'un journal du Nord a si bien appelé ***"la ville martyre"***.

Dimanche 13 décembre

Jours de prières nationales ! Je m'y associe dans ma communion du matin. Le soir nous avons un petit salut à l'église où viennent prier de nombreux soldats. Ce matin à la visite on nous amène mon pauvre ami M Chandivert. Il a les deux pieds gelés ! C'est triste et il n'est pas le seul, de nombreux cas se présentent chaque jour.

14 décembre

Réveil brutal par nos 75. Il y avait longtemps qu'on ne les avait entendus ainsi et cette attaque continuera tout le jour. Enfin j'ai des nouvelles de mes confrères. Paul Marchand et René Camus tués !! 5 prisonniers et 7 blessés guéris ou en voie de guérison sur 60 à 70 que nous sommes partis.

15 décembre

L'attaque commencée hier se continue toujours. On parle d'une avance sensible de notre part.
Je suis allé en compagnie de Bouyer et Legey à **Poperinghe** : nous y avons vu M. Steeg l'ancien ministre de l'instruction publique. Retour dans la soirée à Boesinghe dans notre petite voiture légère. Hélas ! Les routes sont bien défoncées, notre voiture bien frêle et notre cheval un pur-sang si bien qu'une roue se brise : un bruit sec et nous sommes sur le flanc ! Nous regardons notre malheur et autour de nous la foule rit : nous sommes furieux contre elle. Après avoir remorqué notre pauvre carriole dans le fossé de la route nous regagnons (*pedibus cum jambis*) notre "home".

16 décembre

RAS. Je lis Epictète et je le trouve admirable "*quand tu es la nuit dans ta chambre, la porte bien fermée, la lumière bien éteinte, garde-toi bien de dire que tu es seul car tu ne l'es pas. (*Max.150) *secoue enfin le joug et délivré de la servitude lève les yeux vers le ciel et dis à ton Dieu : servez-vous de moi comme il vous plaira, je ne refuse rien de tout ce que vous voudrez m'envoyer, et je justifierai votre conduite auprès de tous les hommes (*Max. 63).
N'est-ce pas un passage du chapitre 15 de l'Imitation ? On le croirait presque !

17 décembre

Départ matinal de notre bataillon – en repos depuis deux jours à **Boesinghe**. Une forte attaque se prépare. Et dans le ciel empourpré par le soleil levant je vois les avions de alliés qui s'en vont vers **Langemarck** voir sans doute le résultat de l'attaque.
Nombreux blessés le soir, nous passons la nuit à les panser.

Intérieur de l'église de Boesinghe

18 décembre

Mon ami G. a eu une conversation très intéressante avec Maurice T. le littérateur bien connu. Sur une table branlante d'un estaminet de propreté douteuse "entre deux tasses de café" l'excellent homme de lettre va lui apprendre les choses les plus déconcertantes qui soient et qui jetteront l'émoi dès qu'elles seront connues du public après la guerre.
On sait , disait T.que les grands mouvements, les grandes crises politiques ont pour mobile les coups de bourse, qui font la fortune des financiers et agents de change internationaux :

Χαιλλαυ φυτ υν δε χευξ–λα. Ιλ δεϖαιτ φαϖορισερ λ'ινϖασιον εν Φρανχε ετ αμενερ λα φιν δεσ ηοστιλιτεσ παρ λα βρυσθυε χεσσιον α λ'Αλλεμαγνε δε λα Χηαμπαγνε ετδε λα Λορραινε ετ δεσ χολονιεσ θυε νουσ φαλουσεντ νοσ ϖοισινσ δ'ουτρεμερ.
Ποινχαρ┌ γεναιτ. Ον τυεραιτ Ποινχαρε;.....ετ Φελιξ Φαυρε οντ ετε ϖιχτιμεσ δε χεστραφιχσ σ χανδαλευξ. Ραππελονσ–νουσ εν εφφετ θυ'αυ δεβυτ δε λα χαμπαγνε λε βρυιτ χουρυτ à πλ υσιευρσ ρεπρισεσ θυε λε πρεσιδεντ εταιτ ασσασσινε. Ιλ σ∋εν φαλλυτ δε πευ, μαισ υνε ινδισχ ρετιον φυτ χομμισε. Λε πλαν εταιτ μαυϖαισ. Λ'Αλλεμαγνε τρουϖε αυτρε χηοσε, λα φελονιε δ ε Βισμαρχ νε πουϖαντ πλυσ ετρε σα βοννε ετοιλε. Ελλε αρμα λα μαιν δε χελυι θυι τυα θεαν θαυρεσ πουρ χρεερ λα ρεϖολυτιον α Παρισ ετ φαιρε δεσχενδρε λε πευπλε δανσ λα ρυε. Λε γ ουϖερνεμεντ σεντιτ αϖεχ υν ταχτ θυι λυι
φιτ οννευρ λα γραϖιτε δε λα σιτυατιον. Ιλ φιτ αφφιχηερ δεσ πλαχαρδσ α Παρισ ετ εν προϖιν χε δανσ λεσθυελσ ιλ ρενδαιτ ομμαγε α λα σινχεριτε δυ Λεαδερ δυ παρτι σοχιαλιστε. Λα γυερ ρε α λ'ιντ┌ριευρ εταιτ εϖιτεε. Λε γενεραλ Π., χομπλιχε, εταιτ δεμασθυε ετ λεσ γενεραυξ Θοφφ ρε ετ Παυ πρεναιεντ αϖεχ υνε μαιτρισε ινχομπαραβλε λα διρεχτιον δεσ οπερατιονσ θυι δεϖ αιεντ αβουτιρ πευ α πευ α λα λιβερατιον δυ τερριτοιρε ετ α λ'εχρασεμεντ δε λα Γερμανιε.
Θυανδ ον νουσ παρλερα, δε λα μισσιον "σπεχιαλε" δοντ φυτ χηαργε Χαιλλαυ : νουσ χομπρε νδρονσ : λα φεμμε φυτ α Σαιντ Λαζαρε, λυι, λε μυφλε δορε εστ εν εξιλ. Γαστον Χαλμεττε α υρα ετε μαγνιφιθυεμεντ ϖενγε

Ce texte n'est pas rédigé en langue grecque, mais simplement écrit en utilisant les caractères de l'alphabet grec (dans le but d'en empêcher une claire lecture, les renseignements étant supposés confidentiels). Voici le texte décrypté :

Caillau fut un de ceux-là. Il devait favoriser l'invasion en France et amener la fin des hostilités par la brusque cession à l'Allemagne de la Champagne et de la Lorraine et des colonies que nous jalousent nos voisins d'outremer.
Poincaré gênait. On tuerait Poincaré ;...et Félix Faure ont été victimes de ces trafics scandaleux. Rappelons-nous en effet qu'au début de la campagne le bruit courut à plusieurs reprises que le président était assassiné. Il s'en fallut de peu, mais une indiscrétion fut commise. Le plan était mauvais. L'Allemagne trouve autre chose, la félonie de Bismarck ne pouvant plus être sa bonne étoile. Elle arma la main de celui qui tua Jean Jaurès pour créer la révolution à Paris et faire descendre le peuple dans la rue. Le gouvernement sentit avec un tact qui lui fit honneur la gravité de la situation. Il fit afficher des placards à Paris et en province dans lesquels il rendait hommage à la sincérité du Leader du parti socialiste. La guerre à l'intérieur était évitée. Le général P., complice, était démasqué et les généraux Joffre et Pau prenaient avec une maitrise incomparable la direction des opérations qui devaient aboutir peu à peu à la libération du territoire et à l'écrasement de la Germanie.
Quand on nous parlera, de la mission "spéciale" dont fut chargé Caillau : nous comprendrons : la femme fut à Saint Lazare, lui, le mufle doré, est en exil. Gaston Calmette aura été magnifiquement vengé.

Merci mon cher G. de ces révélations que t'a fournies T.

19 décembre

Le bataillon a traversé Boesinghe ce matin, revenant des tranchées conquises le 17 sur la route de **Langemark** à Bischoste. Ils avaient été victorieux et cependant dans quel état ils revenaient, tout mouillés, plein de boue, la démarche lente : un seul commandant de compagnie pour le bataillon, deux autres tués, un blessé : les attaques coutent cher, surtout quand on veut à tout prix être victorieux et gagner du terrain

La gare de Langemark.

Dimanche 20 décembre

Durant la messe l'assistance est très agitée. Plusieurs "tombers" évoluent au-dessus du village et lancent des bombes tandis que des soldats font des feux de salves sur les avions.
Réunion des séminaristes soldats "*in mea cella"* avec M. Martin. Où est Saint Léopold ?

Eykhoek

21 décembre

Nous sommes cantonnés à **Eykhoek** près de **Woester**, dans la boue jusqu'au cou ! Cependant une chose me console : nous sommes près de Saint Sixte. Si nous pouvions y aller pour la messe de Minuit.
Nous avons un nouvel infirmier au bataillon : Mathieu, fils du docteur Mathieu de Saint Antoine à Paris. J'en suis très heureux.

Ost-vleteron

22 décembre

Cantonnés à Ost-Vleteron, nous avons passé une excellente journée avec Bouyer et Mathieu. RAS si ce n'est la boue, la pluie, mais nous ne voulons pas nous plaindre, gèlerait-il à pierre fendre, je ne veux rien dire car il faut penser à nos pauvres frères qui sont dans les tranchées.

23 décembre

Journée banale. Nous retournons ce soir à **Boesinghe** et le 69 dans les tranchées : quel triste Noël pour eux ! J'apprends cependant que l'aumônier est parti à Dunkerque envoyé par notre colonel pour acheter une chapelle de campagne. Notre colonel tient à avoir la messe le jour de Noël et l'aumônier la dira dans les tranchées ! Se battera-t-on ce jour-là , c'est la question que je me pose. Qui commencera à tirer le canon c'est-à-dire qui provoquera l'autre ? J'espère que les français et les allemands respecteront ce jour où Jésus venait apporter la paix sur la terre.

24 décembre

Nous sommes revenus à **Boesinghe**. L'aumônier parti à Dunkerque n'est pas encore de retour, nous n'aurons donc pas de messe de minuit. A 9 heures on décide de réveillonner car il est inutile d'attendre jusqu'à minuit s'il n'y a pas de messe. Mais vers 10 heures tandis que nous dégustions le mousseux (made in Germany) quelqu'un frappe à la porte : c'était l'aumônier !

Alors c'est la messe assurée ! Mais il faut aller en première ligne puisque le colonel veut avoir la messe à son poste de commandement : jamais je n'aurai été si près des lignes de feu. Lhuillier et moi nous partons donc en emportant avec nous la chapelle de campagne. Cependant nous n'étions pas au bout de nos peines ! Où trouver dans la nuit ce poste de commandement ? On alla au hasard, traversant des champs de betteraves, croyant couper au court, manquant à tout instant de choir dans un trou d'obus. Puis la crainte d'arriver soudain dans les lignes allemandes nous fit réfléchir un moment. Pas longtemps cependant : nous venions d'apercevoir une lumière à 300 mètres de nous. Il n'y avait plus de doute, c'était l'étoile des bergers qui allait nous guider comme autrefois à Bethleem. De fait là était le poste du colonel. Vivement on aménage un autel dans la salle à manger du colonel. A minuit tout était prêt. M. l'aumônier commençait la messe, je la lui servais. On se serait cru en 93 quand on disait la messe dans des granges ou dans des caves.

Un silence religieux planait dans toute la pièce, seul au fond le bruit du téléphone : à chaque instant des ordres arrivaient, entre autre celui-ci qui vint pendant l'épître alors que le célébrant venait de dire "Gloria in excelsis Deo…Pax hominibus" : " *Ne provoquer aucune attaque durant la journée du 25, que les unités se trouvent prêtes cependant à repousser toute attaque de l'ennemi*". A la fin de la messe on plia bagage et nous partîmes dans la nuit vers Boesinghe remplis de souvenirs qui ne s'effaceront jamais.

25 décembre

NOEL !...

Ce matin on envisage la possibilité de dire la messe à l'église, mais la séance des "tombers" dimanche dernier, mais la crainte des obus allemands qui déjà ont endommagé l'église, tout cela nous amène à cette conclusion : ne pas dire la messe à l'église. Puis l'heure de la visite des malades arrive. Je m'occupais des malades quand vers 10 heures j'entends un infirmier qui crie dans le couloir : "les malades qui veulent aller à la messe aujourd'hui Noël peuvent y aller!". "Où est-ce, demande un malade ? – au "bistro" à côté, répond l'infirmier". Je reste interloqué quelque temps puis je descends dans la rue et je me dirige vers le dit "bistro". Des soldats me précédaient et je voyais chacun d'eux entrer dans la salle de café en se découvrant. Un autel était dressé devant le comptoir et M. l'aumônier disait la messe. De chaque côté de l'autel un faisceau de fusils baïonnettes au canon, au fond de la pièce le crucifix traditionnel des estaminets belges et le triangle symbole de la Trinité avec, en exergue : "*God ziet mig*" …

26 décembre

Arrivage nocturne sur Boesinghe : c'est à peu près régulier chaque nuit depuis le 23, mais ce qui est le plus curieux c'est que sont des obus français que les allemands nous envoient, obus des arsenaux de Maubeuge, sans doute. Une consolation cependant : ils n'éclatent pas parce qu'ils ne savent pas se servir du débouchoir. Sur 40, envoyés la nuit dernière, 4 seulement ont éclaté.

27 décembre

Le dernier dimanche de l'année ! Nous n'avons pas été inquiétés ce matin pendant la messe par les obus ou bombes des allemands. J'espère qu'il en sera de même ce soir au Salut.
RAS, si ce n'est le bruit qui court que l'Autriche demanderait la paix. Quant à l'Italie, elle ne m'étonnerait pas si elle entrait en guerre. Si seulement ces événements étaient le commencement de la fin !

28 décembre

Journée très laborieuse, non pas que nous ayons eu des blessés, mais grand nombre de malades : 23 évacuations pour mon bataillon, dont 22 pour gelure des pieds. Les séjours dans les tranchées n'ont rien de bon pour l'état sanitaire. 230 malades pour le régiment de l'infanterie ce matin !! Ce qui console un peu c'est que du côté allemand, ce doit être idem.
Repos du régiment.

29 décembre

Journée très laborieuse comme celle d'hier avec en plus dans l'après-midi arrosage de "gros noirs". On se trouve alors dans un état d'énervement général et l'on ne peut rien faire de bien.
Ce sont les anglais qui viennent faire nos évacuations. Ils sont très obligeants, je dirais même plus que certaines ambulances françaises.

30 décembre

M. Legay vient de me faire une grave insulte, si grave que j'ai dû lui jeter mon gant. Tout était prêt pour le duel, les témoins étaient choisis mon partenaire avait comme arme la béquille et moi la canne à pêche quand soudain le témoin de M. Legay vient me trouver, excusant son ami indisposé et me donnant de sa part un rouleau de papier.
Je lis : "*à la jacinthe offensée*".

Ballade

Plus blanc et pur qu'une chrysanthème,
Doux cœur ai-je pu t'offenser ?
Ne me lance pas l'anathème
Pardonne-moi si je t'ai blessé

Mais, mon beau lis, que cette teinte
N'aille pas se changer pour moi,
Demeure blanche ou je suis coi,
Laisse-nous embaumer la Jacinthe !

Vois, chaque pétale qui frissonne,
Veut se parer d'un éclat neuf
Ma langue fut une friponne
Sur elle je veux mettre un bœuf.

Mais ne crois pas ma douleur feinte,
Elle est sincère et c'est pourquoi
Avant d'apprêter le carquois,
Laissons embaumer la jacinthe.

Et puis je ne suis pas de taille
A lutter avec toi, vois-tu
Trop inégale est la bataille
Trop éclatante ta vertu.

Mais si j'accepte dans l'enceinte
De te voir ce matin à jeun
C'est pour me nourrir de parfum
Laissons embaumer la jacinthe.

Envoi

Prince, amoureux de la complainte
Qui donne la palme à Villon
Chante ce conte, il n'est pas long
Laissons embaumer la Jacinthe.

Après cela que faire, mon cher Legay… t'embrasser !

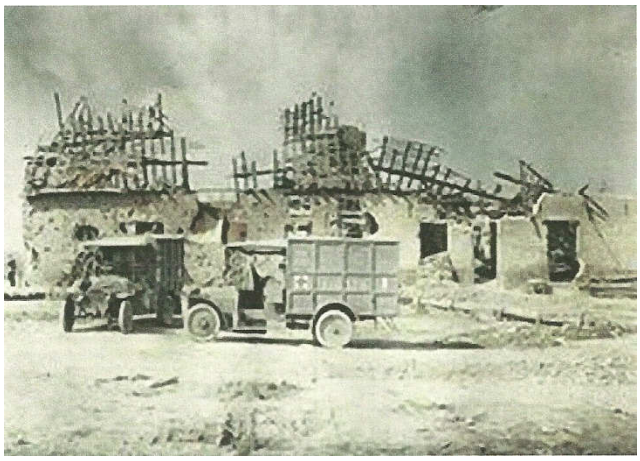
31 décembre

Quelle triste fin d'année! On achevait le dîner assez gai, parlant de la paix pour 1915, quand tout à coup un sifflement puis le bruit d'une maison qui s'écroule. On sort pour voir la maison voisine qui nous servait de Poste de Secours n'était plus qu'un amas de décombres : au milieu de la poussière et de la fumée, des soldats affolés couraient la figure toute noircie, leur capote déchirée.

Ce spectacle me bouleverse d'autant plus que je savais les infirmiers du 2° bataillon installés là. Qu'étaient-ils devenus ? Aller à leur secours ? J'avoue que sur le moment je ne m'en sentais pas le courage. Je pensais déjà au deuxième obus qui devait suivre le premier. Il ne vint pas heureusement. Heureusement aussi tous mes camarades étaient là. Un homme du T.R. avait une fracture de la cuisse. Un autre était contusionné.

Soudain on s'aperçoit que le conducteur de la voiture médicale est absent. Il balayait la salle du poste au moment de l' "arrosage". Le génie pioche alors dans les décombres et l'on finit par découvrir le cadavre de **notre pauvre ami Picard.** Je dis "cadavre" pour éviter une description trop crue car c'était une bouillie sanglante !

Je priai alors le bon Dieu d'arrêter ce bombardement qui allait commencer. Si, ce soir, mes camarades sont étonnés de voir mon abstention de friandises et de douceurs envoyées de l'arrière, Lui du moins comprendra…..
Quel carnage si un second "noir" venait dans notre poste où 100 malades sont hospitalisés !!...



Ambulances du 69° R.I. devant les ruines de Boesinghe

A titre documentaire : ravitaillement pour le jour de l'an : en plus du ravitaillement ordinaire : une bouteille de champagne pour quatre hommes – oranges – vin – cigares – noix – fromage – jambon – pommes.

1er janvier 1915

Triste fin d'année, triste commencement. A 9 h. du matin on nous amène un sergent blessé, fracturé du crâne. Je le panse puis je vais à la recherche d'un prêtre. Lhuillier en trouve un au 90° R.T. Maintenant il s'agit de l'évacuer rapidement. Je vais à la division "les voitures ne sont disponibles qu'à 11 h.!!! " Je fais transporter le blessé à l'ambulance… elle ne veut pas l'accepter. C'est triste tout de même. Heureusement une auto "*St John's ambulance association*" s'arrête et nous demande "avez-vous des blessés? --- Yes, sir " et le pauvre sergent partit tout de même. "si vous avez encore besoin de nous, quand faudra-t-il revenir ?"
Fort bien M.M. les anglais ! Mais la Division !...
Bombardement en règle tout l'après-midi.

2 janvier

Nouveau bombardement. Décidément Boesinghe n'est plus agréable à habiter. Cependant j'ai confiance "*quidquid orante petitis credite quia accepietis et fiet vobis".*
On parle d'une relève du 20° CA par le 5° ! Si ce rapport de "cuisine" est vrai, c'est tant mieux. N'empêche que les combattants du 70 étaient plus heureux à cette époque. Ça commençait à se tirer pour eux !!! le 3 janvier grand'messe au couvent avec "page et puis page"! J'espère !... La messe de notre aumônier était servie par un capitaine d'un R.T. !! Notre colonel y assistait.

Enfin, première journée de calme, on respire : je voudrais essayer d'analyser l'état moral de celui qui est bombardé. Sans doute c'est un travail assez difficile – notre état d'esprit à cette heure-là est si complexe !

Le sifflement de l'obus, sa percussion sur les maisons qu'il éventre, la vision des victimes qu'il fait à l'intérieur des demeures : tout cela produit sur l'âme une impression de douleur très vive, d'autant plus qu'à tout moment on s'attend à recevoir une de ces "marmites". Alors on passe par de nombreux états d'âme, différents les uns des autres.

On entrevoit la mort, la possession de l'au-delà, on est comme heureux de voir arriver ce "*dies natalis*", de voir Dieu "face à face" de vivre enfin avec Lui. Puis la vue du Séminaire nous vient à l'esprit, la vie d'autrefois avec les confrères, les bons instants passés à la chapelle près du Saint-Sacrement : l'obus va venir, peut-être tout de suite, mettre fin à cette vie qu'on aimait tant ! Et cet idéal que nous avions toujours en vue : être prêtre. Et cette famille qui nous chérissait. Alors on se trouve dans un moment de désespoir : il est si dur de quitter tout ce que l'on a aimé !

Puis on prie le bon Dieu de nous donner du courage, de nous protéger contre la mitraille que l'ennemi ne cesse d'envoyer sur le village. On a de nouveau confiance."*quidquid orante petitis credite quia accepietis et fiet vobis".* Et ce dernier état d'âme persiste, domine les autres : la prière et la confiance en la prière faite, puisque Jésus a promis d'exaucer celui qui croit.

La journée se termine, l'avalanche de feu et de fer a cessé : on est quitte pour un fort mal de tête produit par la tension continue de l'esprit et au point de vue de l'âme une Foi plus vive en la Providence.

4 janvier

La régiment est au repos depuis hier à Boesinghe. J'ai déjeuné avec mon ami Depuichault, sergent à la 11° compagnie et il m'a raconté des faits invraisemblables que je ne croirais s'ils ne venaient de lui. Les tranchées françaises de la 11° compagnie étaient à 10 mètres à peine des tranchées boches. Or le 1er janvier, Messieurs les allemands disent aux français : "*Kamarades français, nous pas tirer aujourd'hui"*. Et dans une betterave par eux envoyée, des vœux pour la nouvelle année nous étaient adressés à nous !!! Les français rendirent la pareille en envoyant leurs vœux : "*hautement honorés, Messieurs"* selon la formule en usage en Allemagne. Rien de nouveau sous le soleil : les catapultes, les grenades, maintenant la "bataille de Fontenoy" (M.M. les anglais tirez les premiers).

Il y a près des tranchées franco-allemande une certaine meule de paille où les boches et les français vont puiser ensemble de quoi se faire une tranchée confortable.
Durant la journée du 1er janvier, au lieu des coups de fusils les ennemis se sont envoyé des cadeaux : cigarettes, paquets de tabac, que j'ai vus. Tant et si bien qu'un ordre de la division a dû interdire ces actes… déplacés !

5 janvier

Nous allons prendre nos repas chez de braves gens, c'est la vie de famille qui renaît. Le calme est de nouveau revenu à Boesinghe le jour du moins, car chaque nuit messieurs les boches ne cessent d'arroser les alentours du château : " à tout seigneur tout honneur" n'est-il pas vrai ? et j'aime mieux habiter ma petite "cella".

6 janvier

Jour des Rois. Les allemands nous ont envoyé non pas des galettes mais des "marmites". Heureusement que nous n'attendions pas sur eux pour tirer les rois : et nous l'avons fait chez les braves gens dont je parlais hier….
A notre poste de secours (celui qui fut démoli par un obus) les habitants continuaient d'habiter. Toute la maison était en ruines sauf l'arrière-boutique qui servait de cuisine. Les habitants logeaient là, remis depuis longtemps de la frayeur causée par l'obus du 31 décembre!

"Mais vous feriez mieux de vous en aller, le village est bombardé presque chaque jour"— "vous croyez, monsieur ? -- "à votre place je serais parti depuis longtemps" --- "ah ! oui vous avez peut-être raison, les carreaux sont cassés, les portes disjointes, il fait froid et nous pourrions attraper un rhume (!!!) ".
Ces belges sont vraiment désespérants ! Ils ont une telle insouciance du danger !
Les allemands restent-ils tranquilles pendant deux jours que déjà les belges réparent les dégâts commis par les bombardements !

7 janvier

RAS. si ce n'est ce fait que m'a raconté Belay de la 3° compagnie et qui confirme très bien les différents actes de familiarité dont me parlait Depuichault.

Un jour un officier allemand sort de sa tranchée et fait dire que le cadavre d'un officier français est là, près de leur tranchée. "vous pouvez venir le chercher, on ne tirera pas" et l'officier allemand aidait ses hommes au transport du cadavre… il a fallu même l'intervention du capitaine de la 3° compagnie pour interdire l'accès de la tranchée française à l'ennemi. S'il avait laissé faire, au bout d'un instant les allemands étaient chez les français et ceux-ci étaient chez les allemands : c'est tout de même trop de familiarité : trêves de combats à Noël, trêve le premier jour de l'an, fort bien, mais ça suffit !

8 janvier

Ce matin messieurs les allemands prirent la fantaisie de nous envoyer quelques obus pour n'en pas perdre l'habitude. Or l'un d'entre eux percute la maison du boulanger. Celui-ci et ses nombreux enfants déjeunaient. Ils furent renversés mais personne n'eut de mal. Tout près de cette maison, sur le trottoir, M. Verbecke, le charcutier continue tranquillement de griller le porc qu'il venait de saigner ! Encore une fois, ces belges m'étonnent.

9 janvier

Non seulement les gens, mais les animaux belges semblent narguer les obus. Ce matin les allemands envoient un 155 français (!) derrière la demeure de M. Meerson ; à trois mètres exactement du trou fait par l'obus se trouve une cage et le merle qui l'habite a chanté comme devant.

10 janvier

Je vais à la messe à cinq heures à la chapelle du couvent. Un beau soleil égaie cette matinée de dimanche, trop beau même car bientôt nous avons la visite des "tombers". Ils lancent des fusées et dirigent le tir de l'artillerie qui bombarde le pauvre **Boesinghe**. L'après-midi nouvelle visite d'aéro : ils lancent des bombes sur le château. Notre artillerie tire sur le "tomber" et un obus de 75 vient choir dans la rue de Boesinghe près de notre poste : il s'est fiché entre deux pavés sans éclater. Le régiment est relevé ce soir.

Ost-Vleteren

11 janvier

Nous quittons Boesinghe bombardé. Journée boueuse passée à Ost-Vleteren dans le café du 23 décembre

12 janvier

RAS. Nos 155 "rimailho" font beaucoup de bruit chaque soir, pourvu qu'ils fassent un bon ouvrage ! C'est triste d'arriver à ce point, à cet état d'esprit où l'on est content quand des êtres humains souffrent et sont déchiquetés par les obus !!! Quand on voit un "tomber" on ne désire qu'une chose, c'est de le voir tomber et se briser sur le sol.

13 janvier

Messe au Lion Belge. Deux prêtres et un séminariste viennent au 69° avec les nouveaux effectifs de renfort. Il y a un Père Capucin, missionnaire au Canada. L'autre prêtre est sergent. Le capucin est désigné comme brancardier par le colonel. Ost-Vleteren a encore eu la visite des 305 autrichiens ! Les maisons touchées sont complètement rasées !!

14 janvier

Messe du 3° bataillon dans une grange de la 11° compagnie. C'est très impressionnant. Tous les officiers du bataillon sont là. L'un d'eux communie ! L'autel était simple, comme retable des fusils entrecroisés, un sabre et deux revolvers. De chaque côté de l'autel, des faisceaux de fusils, baïonnettes au canon.

Boesinghe

15 janvier

Nous arrivons à Boesinghe. J'habite toujours ma "cella". M. Deschottes a réparé sa toiture endommagée par les obus !
Je fais connaissance avec le Père Capucin et le révérend Père Carot qui est affecté à notre bataillon. J'en suis enchanté. Nous parlons du Canada, de la vie canadienne.

16 janvier

Saint Marcel ! C'est la fête de Bouyer. En jeune gens pieux nous assistons à la messe du Père Capucin, (dite au Poste de Secours). À midi nous allons festoyer chez Mme Vandermeersch et durant le repas on devise de choses et d'autres. Au dessert, Georges Legay se lève et déclame à notre Marcel la ballade suivante :

Marcel mon ami, le jour de ta fête
Arrive aujourd'hui en ces jours de deuil
Qui sont précurseurs des jours de conquête
Je n'aurai donc pas une larme à l'œil
Mais j'aurais aimé un décor moins fade.
L'intime salon (il l'est à moitié)
Pour te déclamer la chaude ballade
Qu'on dédie à l'amitié.

Dans un clair boudoir fleurant l'élégance
Tout en récitant Thaillade ou Ronsard
J'aurai dit mes vers entre deux offenses
L'une Meyerbeer, l'autre Jean Aycard
Mais j'aurais aimé plus large façade
L'immense forêt (rêvée à ses pieds)
Pour te déclamer la chaude ballade
Qu'on dédie à l'amitié.

Les pins résineux, les vertes brindilles
Tout aurait vibré dans le bois parlant
Entre le rameau parmi les aiguilles
Glisseraient mes vers solennellement
Mais j'aurais aimé que la barricade
Des arbres s'écartent (oui, chênes altiers!)
Pour te déclamer la chaude ballade
Qu'on dédie à l'amitié.

La charité veut quand nos folles têtes
Ne bourdonnent, ami, nulle vanité
Il est des Marcel qui pour fleurs de fête
Ont des fleurs de sang au creux des fossés.
Alors j'aime mieux mon grand camarade
La franchise au front, au cœur la pitié
Pour te déclamer la chaude ballade
Qu'on dédie à l'amitié.

N'est-ce pas que c'est bien ! On félicita le poète puis on parla de Marcel, et de ma chétive personne. Miguel sera mon jardinier plus tard dans mon presbytère et Bouyer le sacristain ! Mais il est furieux, alors Georges pour adoucir son ulcération pond une autre ballade tout à fait charmante :

Hallebarde au poing, toque sur la tête,
Et comme vainqueur, l'air très solennel,
Le sacristain passe aux grands jours de fête
Ainsi qu'un roi mage au jour de Noël,
Sa canne est en os, ses bas en satin.
Il va gravement et sur chaque dalle
Pose son pied pris dans une sandale
Holà, voici le sacristain !

Sa main est gantée et sa taille est fine
Sa large culotte a le pli glorieux
La chaîne d'argent barre sa poitrine
Sa voix est sonore et ses yeux sont bleus.
Appelant la pièce au son argentin
Il frappe le sol et crie à sa guise
" s'il vous plaît, chrétiens, donnez pour l'église"
Holà, voici le sacristain !

Il l'œil adroit, la démarche sure
Et fait un salut aux gens qu'il connaît
Il flaire en passant le prix des guipures
Devine la quête au fond du bonnet
Les enfants de chœur quand frappe sa main
Se mettent debout, à genoux et prient.
Il mène à l'autel chaque confrérie
Holà, voici le sacristain !

ENVOI
Prince, à l'hermine de neige
Cardinal, prêtre, échevin
Pour guider notre long cortège
Holà, voici le sacristain !

17 janvier

Nous avons la messe au P. de S . L'installation est parfaite, les malades et les brancardiers y ont assisté. Malheureusement comme chaque dimanche le village est bombardé terriblement : fusants de 105, - percutants de 210. Ils nous en envoient de toutes les sortes ! Fritz et Otto ne sont pas catholiques sans doute. Il faut savoir en effet que tous les artilleurs allemands qui étaient devant nous sont tués ou évacués. Bien plus les canons sont hors service, usés ou détruits par nos 75. L'infanterie elle-même est décimée. Il ne reste que 3 fantassins : Otto, Fritz, Hans, l'engagé volontaire pour la durée de la guerre. Otto quitte sa tranchée vers 5 h. du matin alors que tout sommeille encore et envoie des marmites sur Boesinghe avec le seul canon qui reste. Durant le jour il est obligé de regagner sa tranchée prêt à toute attaque. Quant à Fritz, il attend 10 heures du soir pour envoyer ses obus : toutes les attaques de nuit sont terminées, chacun croit pouvoir prendre un repos bien mérité. Fritz quitte sa tranchée, s'engage dans le boyau et va à sa pièce. Enfin Hans qui occupe une tranchée de seconde ligne peut la quitter dans la journée et " nous sommes ordinairement les douze coups de midi".

18 janvier

Fritz et Hans ont dû demander des renforts car à midi les allemands ont envoyé sur Boesinghe du gros calibre et cela durant toute l'après-midi. La pauvre église a été littéralement éventrée, le clocher tient à peine sur sa base. Une ferme derrière le château brûle : il y avait là un dépôt de cartouches et tous ces engins se mettent à éclater.
On croirait les belges guéris pour toujours de leur folle idée d'habiter un pays si peu agréable à habiter, et bien non ! les tuiles d'un toit voisin de notre poste volent-elles en éclat en venant se briser sur le trottoir, qu'aussitôt la bonne apparaît sur le seuil de la demeure et vient balayer tous les débris de briques !

Lion Belge

19 janvier

Nous quittons Boesinghe et allons à droite de **Lion Belge** dans les fermes voisines de la maison du Passeur. RAS. journée banale et sans intérêt, triste et toute grise comme le temps qu'il fait.

20 janvier

Journée assez agréable passée avec le Père Carot. Très longue et intéressante causerie sur la guerre et sur les fruits même que l'on peut en retirer.
Nous tâcherons d'établir un modus vivendi : on s'encroute si vite… à tous les points de vue d'ailleurs dans cette vie de campagne, et cependant là comme autrefois, comme après il y a un ou deux ou trois talents à faire fructifier.

21 janvier

Je viens de lire la lettre pastorale S.E. le cardinal Mercier. C'est fort intéressant, j'y ai trouvé des idées excellentes, voire nouvelles sur le patriotisme. De fait la fureur des allemands devait être grande quand le cardinal Mercier dit par exemple " l'Allemagne a violé son serment, l'Angleterre y est fidèle… le pouvoir n'est pas une autorité légitime et dès lors dans l'intime de notre âme, vous ne lui devez ni estime ni attachement ni obéissance"

22 janvier

Nous arrivons ce soir à Boesinghe et je cours de suite à ma "cella". En passant devant la maison des demoiselles Vandermersh j'aperçois un trou béant dans le mur de l'épicerie. Que s'est-il passé ? J'allais bientôt l'apprendre. Un obus était venu et a tout bouleversé dans une des pièces de la paisible demeure. Aussitôt les soldats entrevoient la possibilité d'acquérir à bon marché dattes, petits beurres et oranges… Mais voici que Torchenet (c'est le frère de la demoiselle) apparaît à la porte un gourdin à la main "pas casser carreau", personne blessé. Pendant ce temps Melle Vandermerch va dans la pièce dévastée et en sort tout attristée : son album de cartes postales a été haché par un éclat d'obus ! "Oh ! monsieur, sais-tu, mon si bel album de cartes postales ! me dit Melle Vandermerch ce soir quand j'allai la voir"

Boesinghe

23 janvier

Journée de consolation spirituelle.
Ce soir un aviatik évoluait au-dessus du village mais cette fois le tir de nos 75 fut efficace et l'aviatik brûla puis capota.

24 janvier

Messe du Père Carot au P. de S. Journée calme et grise. Et ce soir quelques blessés assez graves. Blessure curieuse et impressionnante : un pied transpercé par un éclat d'obus : c'était absolument le pied du crucifié. On retira l'éclat d'obus qui avait la forme d'un clou… quand je rentrai dans ma "cella" je pensais au blessé, je pensais au divin crucifié : j'entrevis alors les plaies de J.C. au calvaire telles qu'elles devaient être : elles me paraissaient presque… jolies sur les images et maintenant je les vois terribles, affreuses. J'avais compris un peu le supplice moral de Jésus, je comprends très bien en ce moment le supplice physique qu'il endura sur la croix !

25 janvier

Journée banale, passée rapidement à ne rien faire. Les allemands nous laissent tranquilles depuis notre retour à Boesinghe, peut-être aussi se réservent-ils de nous envoyer de leurs nouvelles jour de la fête du kaiser !

26 janvier

Je lis les psaumes : on y trouve de si jolis choses à admirer car c'est plein de poésie à méditer, car c'est si profond.

Ost-Vleteren

27 janvier

C'est aujourd'hui l'anniversaire du kaiser. Que va-t-il se passer : attaques, bombardement de villes, raids d'avions ou d'aéronefs ? Pour nous cette journée sera calme : nous quittons Boesinghe, pour le comté des Flandres sur le territoire d' Ost-Vleteren.
La pluie a cessé, le temps sec, la gelée même a repris la succession.

28 janvier

Mon cher ami Lucien Césard revient comme infirmier à mon bataillon.

29 janvier

Ce matin messe au Lion Belge dans les salons du colonel. On parle de quitter la Belgique de façon tout à fait sérieuse cette fois. Finie la vie belge, le café noir où abonde la chicorée, le brun brood étendu de beurre. Finie cette vie d'intérieur belge que nous vivions : les vieux à barbe rasée fumant leur longue pipe de terre débordante de tabac, ces veillées autour de l'âtre où les femmes de temps à autre soufflent sur le foyer avec un long chalumeau de fer, la prière en commun le soir à 8 heures devant les icônes. Et cependant cette pratique religieuse n'est-elle pas qu'un vernis, une tradition ou bien alors le caractère belge est tout différent du caractère français. A Wastem dans une ferme à Boesinghe même j'ai vu les jeunes filles de la maison s'amuser avec les soldats – sans mal cependant – mais je n'aurais pas vu cela en France. Elles chantaient en flamand des chansons venues de Paris, elles chantaient avec la soldatesque et cinq minutes plus tard, ces mêmes jeunes filles se mettaient à genoux pour leur prière en commun ! C'est d'un contraste presque choquant, pour moi français du moins, car je vois les parents, les grands parents même regarder ainsi leurs petites filles s'amuser avec l'étranger sans un signe de réprimande ou de désapprobation !

Je regretterai aussi Boesinghe et les Flandres car là on trouvait tout ce que l'on désirait : le belge est si commerçant ! pas une maison à Boesinghe où l'on ne voie écrit sur les volets : du vin- des frites- ici on lave le linge – du vin supérieur à 32 sous… Chaque particulier a créé un petit commerce. Peut-être est-ce la nécessité du temps présent ? Je ne crois pas, car alors ils vendraient à un prix raisonnable or ils cherchent à faire un bénéfice considérable en vendant à des prix exorbitants !

Mais une chose qui m'a le plus frappé chez le flamand c'est son état d'inconscience du danger! A Ypres, sur les ruines fumantes de leur boutique des commerçants ont construit une cabane en planches et continuent leur commerce. D'un moment à l'autre, un obus peut venir détruire une seconde fois leur demeure, leurs produits voire même les tuer tous : ils restent là stoïques, déconcertants ! Arrive-t-il un obus dans sa maison, il s'empresse de nettoyer les débris de briques et de plâtras, de faire réparer les dégâts : jamais il ne songera à partir.

Crombeke-Jagershof

30 janvier

Nous quittons le comté des Flandres pour passer à Crombeke-Jagershof. Voyage assez mouvementé car le temps est très clair et les "tombers" et les aviatiks évoluent au-dessus de nous : les tombers surtout sont semblables à des vautours cherchant leur proie et toujours prêts à fondre sur elle. Heureusement que les 75 font la chasse à ces oiseaux car avec tous les mouvements de troupes qui s'effectuaient j'avais bien peur de voir quelques bombes tomber sur nous, paisibles promeneurs…

31 janvier

C'est dimanche. Le Père Carot dit la messe au P. de S. : l'heberg in het Jagers hof, Monseigneur Ruch, par l'intermédiaire du Lieutenant Desbos nous a envoyé une chapelle de campagne qui servira pour notre bataillon. Le Père Carot dit un petit mot très gentil pendant la messe, commentant l'évangile du jour : la tempête apaisée et termina par ce texte de la Bible : " elle ne sommeille pas la sentinelle qui veille sur le camp d'Israël".

1er février 1915

Ce matin, messe au chalet de "l'Amitié" voisin de notre P. de S. La chapelle est installée dans le salon : tous les gens de la maison assistaient. Journée délicieuse, nous habitons une auberge "à la cour des chasseurs", près de là le chalet "à l'Amitié", tout autour de ces deux habitations, des bois où foisonnent lapins et faisans. On y va rêver & méditer, on y va passer avec ses amis d'agréables heures et dans la brume, vers 5 heures, nous y allons prier Dieu et la sainte Vierge en commun, le Père Carot, Césard & moi.

2 février

La Purification !... Où est le Carmel ? Mais pourquoi me plaindre ? d'autres confrères ne pourront même pas avoir toutes les consolations reçues aujourd'hui : servir la messe, y communier, prier *pro fratribus absentibus*, et le soir, réunion intime (P. Carot, Césard, Colin et moi). Vêpres de la Ste Vierge… entretien du Père et renouvellement de nos promesses cléricales "*Dominus pars hereditatis meae et calicis mei, tu es qui restitues hereditatem meam".*A la veillée, long entretien avec M. J'en retire quelque bien pour moi. J'en aime davantage mon ami. Je me sens plus heureux d'avoir pris le Seigneur comme part d'héritage. pro fratri quem amo, omnibus diebus orabo.

3 février

Rencontre avec Mgr Ruch qui met un peu de bleu dans nos âmes ! Promenade délicieuse dans le bois avec le Père. Nous prions, nous conversons et alors on se sent revivre.
Quelques cas suspects d'Eberth… Heureusement que le sérum de Vincent va enrayer cela.

4 février

Ce matin au café, entre M. Catelijin, l'apothicaire de Poperinghe. Je le regarde, il me regarde, je le salue. Il me répond. Nous nous sommes reconnus : il m'offre un verre de "brandenjin" et me dit le plus tranquillement du monde : je vais à Crombeke à l'enterrement de ma mère… comme s'il m'avait dit : je vais déjeuner chez un de mes amis ! C'est bien là le caractère belge! Promenade délicieuse le soir. Nous rêvons aux étoiles avec Marcel et Pierre et Charles. Cependant nous repassons dans notre esprit notre vie journalière et nous la voyons inutile… que de temps perdu ! Pourtant les journées passent si rapidement !

5 février

Il est parfois difficile de se faire comprendre de l'étranger. Aussi notre aubergiste qui s'est cependant perfectionné en français depuis la guerre ne saisit pas très bien les subtilités de notre langage. Il a fait quelques progrès cependant. Demandez-lui une "goutte", il vous servira alors dans un élégant petit verre un "brandewjn" délicieux. Mais ce soir au dîner voici qu'un infirmier s'avise de lui demander 3 gouttes de vinaigre pour assaisonner une boîte de conserve : "Ya, Ya, moi compris" et sur un plateau notre homme apporte 3 petits verres de vinaigre !!! On ne peut s'empêcher de rire et l'aubergiste nous traite d'imbéciles : vous avez demandé 3 gouttes !…

6 février

Toujours à Jagershof. Messe le matin à la villa de l'Amitié, visite des malades, après-midi délicieux dans les bois de Crombeke.

Je lis le Micromegas dont une page me plaît parce qu'elle est pleine d'actualité. Micromegas s'entretient avec les hommes, ceux-ci lui parlant de la guerre :

> *" Sachez bien, par exemple qu'à l'heure où je vous parle il y a cent mille fous de notre espèce, couverts de chapeaux, qui tuent cent mille autres animaux couverts d'un turban et que presque par toute la terre c'est ainsi qu'on use de temps immémorial ?" Le sirien frémit et demanda quel pouvait être le sujet de ces horribles querelles entre de si chétifs animaux. Il s'agit, dit le philosophe, de quelques tas de boue gros comme votre talon. Ce n'est pas qu'aucun de ces milliers d'hommes qui se font égorger prétende empiéter sur ce tas de boue : il ne s'agit que de savoir s'il appartiendra à un certain homme qu'on nomme sultan ou à un autre qu'on nomme je ne sais pourquoi César. Ni l'un ni l'autre n'a jamais vu ni ne verra jamais le petit coin de terre dont il s'agit et presqu'aucun de ces animaux qui s'égorgent mutuellement n'a jamais vu l'animal pour lequel il est égorgé… Il me prend envie s'écria le sirien de faire 3 pas et d'écraser de 3 coups de pied toute cette fourmilière ridicule… D'ailleurs, dit le savant philosophe, ce n'est pas eux qu'il faut punir, ce sont ces barbares sédentaires qui du fond de leur cabinet, ordonnent, dans le temps de leur digestion, le massacre d'un million d'hommes et qui ensuite en font remercier Dieu solennellement. "*

7 février

Messe militaire par le Père Carot à Jagershof.
Je vais l'après-midi à Proven et admire pendant ma promenade toutes ces petites maisons au toit de chaume, aux murs bien blancs, quelquefois bleutés, aux volets verts : je pense à la vie paisible que menaient ces belges et que les barbares teutons sont venus troubler, anéantir même. Je rencontre un sergent d'infanterie belge et l'on parle de cette vie calme, heureuse dont il jouissait avant la guerre :
" Sais-tu, monsieur, avant cette calamité nous étions si heureux ! Le soir on se réunissait en commun et on priait… parlait-on de son vieux père, on était chagrin, il est dur de voir disparaître les siens, mais on se disait :"c'est la volonté de Dieu" et alors on s'agenouillait près du lit et on priait pour le défunt, c'était là notre consolation…

8 février

J'ai erré toute l'après-midi dans la forêt à travers les sapins gigantesques, j'ai traversé les steppes, admiré les sous-bois sombres et comme mystérieux : la guerre étant loin de mon esprit, c'était pour moi une promenade de vacances.
Le soir : alerte ! départ jusqu'au "Tour du monde" (auberge) rassemblement de toutes les compagnies, puis retour. On en est quitte pour se coucher à 11 heures.

9 février

Petite marche militaire sous une pluie battante : cela ne manque pas cependant de charme. Au retour nous allons, Bouyer et moi chez une brave femme chercher des œufs. Elle nous invite à prendre du café au lait avec des tartines de "brun blood" étendues de beurre et de confitures.

10 février

A la visite du matin un caporal, un vieillard presque, se présente à la visite. Il a 57 ans et marche depuis le début. Je lui demande comment se fait-il qu'il se soit engagé : " ah ! bien, brigadier, il le fallait bien, ils ont tué mon gamin ! je ne pouvais faire autrement !" (sans commentaire). Le patron de "het heberg" a été baptisé par nous "grand gousier", et pour cause: chaque matin il s'administre un beefsteak énorme. A midi la viande n'était pas mangeable : "voor de swin" dis-je à grand gousier. Non, non cuisine, pour moi… manger !!!

11 février

N.D de Lourdes. Quand irai-je prier la Vierge de Massabielle !
Promenade jusqu'à Proven pendant l'après-midi – RAS

12 février

Longues conversations avec des soldats belges sur l'enseignement en Belgique. Je n'ai pas encore parlé de M. Desorme, notre aubergiste ; ou plutôt je n'en ai dit qu'un mal très court. Le personnage est cependant intéressant dans son genre. Il se lève de très bonne heure, ouvre toutes les portes et pousse des cris incohérents : "Mon vache… manger…yâ, yâ , viande… cuisine" Il s'ingurgite chaque matin d'énormes morceaux de viande " hétis goed"…" als h't' de belieft "… pour mon femme malâte…" Nous l'appelons Grand Gousier : il répond à ce nom et en est vivement flatté. Il m'appelle Emile, je suis son grand ami : j'ai donné du sulfate de soude ce matin à son femme mâlate…

13 février

Journée calme. Roger Weiss doit venir au bataillon, j'en suis enchanté. Le soir à l'auberge entrent deux soldats belges : ils sont un peu éméchés et de plus viennent du pays wallon. Bientôt une discussion s'engage avec notre pauvre Grand Gousier. Ils le traitent de voleur, vendu, vagabond : la wallonie contre les Flandres : c'est très intéressant. Protestation du wallon au sujet de la loi du rachat entre les bons et mauvais numéros. C'est un côté de mes études sur les belges que je n'avais pas encore observé. " Je suis un wallon de Waterloo. Tu n'es qu'un vagabond de flamand ". Mais voici que le capitaine Boll apparaît, le monsieur wallon est dégrisé "soyez tranquille, dit-il, nous ne voulons troubler votre tranquillité." Et il s'en va en chantant "c'est moi le p'tit Nénesse du faubourg Saint Martin".

14 février

Dimanche. Messe à l' heberg, comme chaque dimanche.
Long entretien le soir avec Charles L. sur la religion. "orabo pro eo" pourra-t-il dire comme l'apôtre dans l'épitre de ce matin : "nunc cognosco ex parte. tunc … autem cognoscam sicut et cognitus sum. Vivemus nunc per speculum in aenigmate, tunc autem facie ad faciem".

15 février

Promenade à Proven. Déjeuner avec Paul Bouyer. Le soir à la nuit noire il nous faut aller à la 11ème compagnie : la ferme se trouve au milieu de la forêt de sapins. Nous partons Mathieu et moi, une lanterne à la main et un gourdin. Dans la forêt on entend les corbeaux qui volent dans les arbres à la vue de notre lumière, on entend aussi le bruit d'un cours d'eau qui serpente à travers les pins gigantesques et sombres. Nous arrivons enfin à la 11ème après avoir erré ainsi dans la nuit. Le Lieutenant Baudet nous reçoit très gentiment, nous invite à prendre un verre de porto et à goûter les crêpes délicieuses que son maître Cook fait sauter dans la poêle : c'est d'ailleurs de circonstance : nous sommes aux jours gras.

Woesten

16 février

Départ ! qui l'eût cru, qui l'eût dit surtout un départ vers Poperinghe et Woestern ! La campagne des Flandres n'est donc pas finie ? *Quousque tandem..* Nous regrettons Grand Gousier.

Le 26ème qui va aux tranchées ce soir même est transporté en autobus ! ma chère !

17 février

Cet après-midi je me rends à Woesten. Il y a un salut à la suite duquel on distribue les Cendres "*Memento homo quia pulvis et in pulverem reverteris"* En ce moment tous les jours sont des mercredi des cendres.

On récita les litanies en flamand et chacun répondait "bid voor uns". Mais un soldat qui ne comprenait pas demande à son voisin : que disent-ils – "belle France". " Ya, répondit l'autre." De retour chez notre hôtelière il lui demande pourquoi disait-on "belle France"… est-ce depuis la guerre ?

18 février

Arrivée de Roger Weiss ! arrivée aussi d'un nouveau chef de service : un colonial. Que sera-t-il ? Promenade nocturne avec le P. Carot. A l'horizon les fusées ne cessent d'éclairer : c'est un vrai feu d'artifice !
Nous sommes logés fort bien chez Mijuheer Vlaeminck.

19 février

C'est le dernier jour de repos : départ ce soir pour **Saint Julien- devant- Ypres**. Je reste encore cette nuit à Woesten et me dirigerai demain matin vers Ypres avec les éclopés.

20 février

Départ de Woesten pour **Saint Julien lès Ypres**. Nous sommes fort bien installés dans une ferme isolée à 200 mètres du village. Les habitants sont partis. Il ne reste qu'une vache qui donne 12 litres de lait par jour et trois petits chats ! Cette fois nous sommes installés comme un soldat doit l'être en campagne : nous habitons un coin de grenier sous le chaume. Nous avons construit une chambre qui me plait plus encore que celle de Boesinghe parce que plus pittoresque. A droite un monceau de chicorée – on pourra se faire du café… belge ! A gauche et au fond, le mur. Enfin devant, des sacs et des toiles tente tendues, un vieux fourneau avec dessus une vaste planche qui nous sert de table. Les lits sont confectionnés avec de la paille et du lin. Une belle glace avec un nœud de faveur rose est suspendue au mur. Il y a même une suspension !! Notre salle à manger : c'est le grenier. Un tamis rond nous sert de table. Nous sommes couchés tout autour à la façon antique. Nous ressemblons, à peu de chose près, aux chevaliers de la table Ronde.
Vers le soir, éclairs et tonnerre ! l'orage en février !

21 février

Dimanche. Un blessé hier soir, mais impossible de le ramener à notre poste. L'orage de la journée a occasionné l'inondation. On ne peut même plus se rendre à Saint Julien. Il y a, sans exagération, 1,50 m. d'eau à certains endroits. Un pauvre cuisinier est obligé d'abandonner ses sacs de provision sous peine de se voir noyé. La nuit fut délicieuse dans notre gourbi, tant et si bien que je me lève à 8 h. et demie ! C'est dimanche, alors c'est pardonnable. La messe a lieu dans notre P. de S. , l'autel est dressé sous le chaume. Le support porte-brancard, un brancard et une nappe voilà l'autel improvisé et Jésus va venir s'immoler sur cet autel où bien des fois, de pauvres soldats ont immolé leur vie et leur idéal pour la patrie et remis leur âme de martyr entre les mains de Dieu !

Merat vient le soir dans notre gourbi développer des plaques. On pose une condition, celle de nous photographier sous notre tente. On va chercher une fusée au poste du colonel, on enlève le joli parachute en soie et l'on prend le magnésium nécessaire pour une pose. Mais la lumière nous aveugle, on croit à un incendie de sorte que nous avons de visages terrifiants, les moindres traits sont reproduits, ce n'est plus une photo c'est un portrait anthropométrique !

22 février

Notre nouveau chef de service est très gentil, bon catholique. Les habitants de la ferme reviennent chercher la chicorée. Par curiosité je demande pour combien il y a de chicorée. "pour 15 000 me répond le patron" Je ne pensais pas dormir auprès d'une telle fortune.

23 février

Le P. Carot, Bouyer sont partis au poste du commandant : journée calme et froide. Je puis enfin travailler tranquillement et ma journée ne sera peut-être pas aussi oiseuse que les précédentes ! décidément on est en Belgique jusqu'à la fin des hostilités. Mais là ou ailleurs !
Que fait Bouyer là-bas près des tranchées: il discute, il déclame avec le P.Carot : "Mais non, mon Père, vous ne me comprenez pas"

Vieltje

24 février

Nous allons au repos entre Vieltje et Pilken à "moorteltje hederg". Expédition durant l'après-midi dans les compagnies auprès des malades. Je dis expédition car il a fallu sauter les ruisseaux, traverser des marais, faire du skating dans la boue.
A la ferme de la 9ème compagnie on battait le beurre mais le plus intéressant n'était pas tant la coagulation du lait dans la baratte mais bien plus l'immense roue qui se trouve à l'extérieur que font actionner deux chiens qui désespérément montent, montent sans avancer d'un pouce.

25 février

Messe le matin à laquelle assistaient Belay et Bouyer.
M. l'abbé Martin vient nous voir. Promenade délicieuse avec Bouyer. On parle du séminaire, de notre séminaire que l'on aimerait tant revoir. Mais après tout, pourquoi nous plaindre ? Les 2 hypothèses, la mort ou le retour ne sont-elles pas aussi heureuses ?...

26 février

Messe projetée à la 12ème compagnie mais un exercice d'alerte vient troubler nos projets
Connaissance avec un gentil petit séminariste à la 10ème compagnie, Vial avec qui j'ai causé très agréablement ce soir.

27 février

Derniers jours de février ! que le temps passe vite. Ypres reprend vie de plus en plus. On y voit des camelots du "*Matin*" ou de l' "*Echo de Paris*" crier leurs journaux dans la rue. En parcourant cette ville dévastée on a l'impression de traverser Pompéi ou Herculanum. Sur les ruines des maisons bombardées on voit de grandes pancartes avec dessus : " Maison du bourgmestre – maison du juge d'instruction – ". Tout est prêt pour la visite des touristes ! Cependant tout à l'entour de la ville on entend le bruit du canon, à tout instant on croise des soldats anglais ou français, dégouttant de boue qui reviennent des tranchées. On voit aussi d'autres anglais, impeccablement mis, jouant avec leur stick ; on voit des passants paisibles qui s'arrêtent devant les magasins. Il y a deux mois c'était l'image de la guerre, aujourd'hui c'est l'époque de transition : on a l'impression de la paix et de la guerre. Dieu veuille que bientôt ce soit la paix, la véritable paix qui règne en tous ces lieux !

28 février

Ce dimanche nous quittons Vieltje et habitons notre ancien gourbi de **Saint Julien**. On installe tout pour la célébration de la messe, mais le vin est resté à Vieltje, il est trop tard, impossible d'y aller nous passons donc un dimanche païen !
Bouyer est resté à Vieltje avec les malades : il va nous manquer !! Enfin prenons sa devise chère pour nous consoler : " Ανεκου και απεκου " [9]

[9] *" Souffre et abstiens-toi"*

1er mars 1915

Nous avons eu la messe ce matin que nous n'avons pas pu avoir hier.
RAS. Bombardement des Dardanelles. Les boches ont envoyé du pétrole enflammé sur les soldats des tranchées et ont montré par là leur "*kultur*". Ce ne sont que des bandits : ils ne méritent pas la victoire en toute justice et ne l'auront pas !

2 mars

Triste soirée à noter : hier soir il y avait 23 blessés et 11 tués au 2ème bataillon. Nous attendons l'arrivée de ces malheureux mais les boches ont sans doute eu peur que l'on s'endorme et ils nous tiennent en éveil en nous envoyant des obus. L'un d'eux a traversé notre pauvre grenier et est venu éclater dans notre réserve de patates. Un second est venu choir dans la mare, répandant une odeur nauséabonde partout. Puis les blessés arrivent. L'un d'eux a une fracture du crâne. Césard va à la recherche de l'aumônier à Bieltje. Mais il est absent (!!). enfin il trouve un prêtre chez les artilleurs : au petit jour ce malheureux expirait.

Je parle avec M. du mort qui est là rigide et froid près de nous. " Mon brave Joseph, vois-tu, de nous deux il vaudrait mieux que ce soit moi qui meure : tu as deux enfants " – " Eh ben toi t'as tous tes paroissiens quand tu s'ras curé" et il ajoutait ceci : " si je reste je verrai mes deux enfants, mais si le bon Dieu veut que je meure j'irai voir les quatre autres qui sont là-haut ". N'est-ce pas édifiant !... et je remontai dans mon gourbi pour y faire une bonne méditation. Il est triste de quitter cette vie, d'abandonner cet idéal tant rêvé ! mais puisque le bon Dieu le veut, ce sacerdoce n'était pas une chose due… Nous en sommes bien indignes après tout et si la mort vient briser cet idéal, elle ne peut pas nous enlever le ciel et Jésus que nous posséderons pour toujours.

3 mars

Que raconterai-je aujourd'hui ? Parlons un peu de notre digne et sympathique cuisinier. Il est petit, gros, porte une barbe comme en ont les "bougnats" qui viennent d'Auvergne. Il est un peu sale mais c'est le propre de tout cuisinier. Tout est sale d'ailleurs dans une bonne cuisine régimentaire : la viande a traîné dans la boue : c'est de toute nécessité pour remplacer les épices qui manquent souvent (poivre, ognons…). Le pain doit porter quelque trace de crottin, les distributions se faisant sur la route et les boules ayant voyagé souvent dans des wagons à bestiaux. Le sucre même perd sa blancheur immaculée car on le fait séjourner dans un sac immonde qui traîne partout : heureusement il garde sa saveur !

Cependant notre cuisinier est merveilleux : de ces choses presque répugnantes il nous fait des mets exquis. Le pain même est meilleur que celui de la maison Barba et c'est un plaisir de tremper dans le "jus" du matin les tartines qu'il nous a grillées ! J'ai oublié de dire le nom de ce maître cook : il s'appelle Ernest Husson, mais si vous avez besoin de ses services ne lui dites pas Ernest, encore moins Husson, appelez-le Nénesse : un large et bon sourire montera au milieu de sa barbe noire, deux belles rangées de dents bien blanches et il vous rendra de suite le service demandé.

Cependant il n'aime pas être dérangé tandis qu'il fait la cuisine et n'allez pas tourner autour de lui : vous serez mal reçu à moins que vous ne lui parliez de la prise des Dardanelles, de l'avance des russes ou de la chute d'un tomber, il les affectionne particulièrement. Le tir de nos 75 en annoncent-ils un à l'horizon qu'aussitôt Nénesse apparait à la porte de sa cuisine avec à la main une écumoire qu'il porte comme un roi son sceptre. Les 75 ont fini de tirer, l'ours boche est disparu. Nénesse rentre furieux : " c'est malheureux tout de même, pas même un aéro de chez nous pour lui donner la chasse ! ".
Voilà une vague esquisse de notre cher cuisinier, au demeurant le meilleur des hommes !

4 mars

Nous quittons Saint Julien pour nous rendre à Elverdinghe. Nous descendons à la "cour Saint Georges", hôtel assez confortable où il y a quelque temps un percutant boche est venu tirer et blesser plusieurs soldats.

5 mars

Je sers la messe à l'église au maître-autel, là où un prêtre a été blessé il y a quinze jours par un éclat de schapwell, tandis qu'il célébrait. J'ai reçu avec joie le 2° Numéro de l'Echo de la Famille [10]. Il passe camions-autos ce matin ! Ils sont allés en première ligne relever une division du 9° C.A. et l'emmènent au repos à l'arrière ! Merveilleux cette façon de prendre possession des tranchées et de s'en faire relever !
Salut du Saint Sacrement à l'église pour le premier vendredi du mois…

6 mars

C'est demain dimanche : nous préparons les chants qu'on exécutera demain : que de souvenirs ces répétitions éveillent en mon âme !
Je vais prier sur la tombe du sergent Cops, le pauvre sergent que j'ai pansé le 1er janvier.
Longue discussion religieuse le soir avec W., B., L. , et le Père Carot….

[10] *"L'Echo de la Famille" est le bulletin du Grand Séminaire de Versailles*

7 mars

Grand'messe militaire à 11 heures. Les chants ont été fort bien exécutés. J'avais le bonheur de servir la messe. Dans toute cette journée je me sentais revivre la vie paisible d'autrefois, la sortie de l'église des paroissiens, le repas un peu plus relevé du midi. La promenade des gens endimanchés durant l'après-midi, les vêpres le soir, un peu mélancoliques, la visite au cimetière, le retour à la maison, les jeux de société en attendant le dîner… mais demain il va falloir retourner à **Saint Julien** entendre les obus et voir les blessés…

8 mars

Je pars d' Elverdinghe avec mes éclopés que je laisse au poste de Vieltje. Nous nous acheminons avec Bouyer vers **Saint Julien** en visitant en passant les batteries de 75. C'est vraiment curieux. On croirait un village sénégalais : des cahutes en terre, un pont rustique au-dessus d'une rivière qui coule rapide près de là. Des arbustes ici et là dissimulent les pièces et les caissons. On aime rire dans ce petit village à en juger par l'inscription-réclame placée au-dessus de la porte d'un gourbi : "Pastilles de plomb pour les boches… on livre à domicile nuit et jour… exiger la marque : "75 de campagne"… produit français".

L'après-midi se passe dans notre grenier où souffle un vent violent : on s'entoure de couverture, on arbore son passe-montagne, et on ferme toutes les lucarnes : alors à la lueur d'une bougie on écrit quelques lettres… en tremblant et on joue au jeu de l'oie !

9 mars

Le temps est superbe, le vent est tombé et un bon soleil vient nous réchauffer dans notre grenier. Les aéros s'en donnent à cœur joie. Bientôt à l'horizon apparait un avion tout noir aux allures de vautour. Aussitôt les 75 tirent dessus ; un obus a dû l'atteindre à l'aile car il oscille puis s'enfuit…
Nous recevons quelques obus boches vers le soir et ce n'est pas sans une certaine appréhension que nous rejoignons notre "chambre à coucher" et que nous nous enfilons dans nos draps.

10 mars

La guerre est une école de destruction, et ce que la mitraille n'a pas détruit, le soldat s'en charge. C'est ainsi que durant tout l'après-midi le personnel militaire s'est acharné après un malheureux hangar qu'il a fini par mettre en bas sous prétexte qu'il était construit avec de l'excellent bois de chauffage. Hélas ! il en est d'autres qui, sous un prétexte que j'ignore, s'amusent à détruire la vaisselle, à endommager les portraits de famille des habitants. Oui, dira-t-on, on reconnait bien là le "herr offizier"… Hélas ! non : ils sont français !

21 mars

Le patron de la ferme vient et déplore la destruction de son hangar : on lui répond que c'est un obus !

J'apprends qu'un obus est venu éclater dans la cuisine dans les premiers jours de novembre, tuant 12 soldats et en blessant 6. On voit en effet le sang de ces malheureux qui a gelé sur le mur et dans les entailles faites par les éclats. on peut voir encore fichés des morceaux d'étoffe. Ces pauvres soldats sont inhumés près de là dans une vieille tranchée. Sur leur tombe, une croix avec cette seule inscription : "ici reposent 12 français"

Moortelje

12 mars

Nous partons pour Moortelje. Nous assistons au déjeuner des habitants. La table est mise comme suit : immense plat rempli de patates cuites à l'eau et devant chaque convive une fourchette. Le personnel de la maison se met autour du plat et, les coudes sur la table, tape dans les pommes de terre. Cependant les convives étant trop nombreux et la table trop petite nous déjeunons sur l'autre. Les deux convives "en rab" prennent – en guise de plat – la cuvette où je me suis lavé le matin ! Mais voici que le papa trouve les pommes bien fades et y ajoute un peu de sel dans le coin du plat qui lui est réservé… dans son "secteur" comme dit plaisamment Laroche…
Cependant les belges sont très propres. Ainsi chaque matin ils se lavent à grande eau, seulement ils s'en vont les uns derrière les autres essuyer mains et visage avec un torchon immonde qui pend auprès de la porte !

13 mars

Messe le matin. Visite de M. l'abbé Martin. Visite aussi de Lambert, Dauquoine, séminaristes du 2° bataillon. Bouyer Marcel reçoit un appareil photographe : que de clichés intéressants on va prendre !

14 mars

Le Père Carot va dire la messe à la 9° compagnie, puis à 10 h. et demie à notre PS. Notre nouveau commandant y assiste, je le vois même réciter son chapelet, un lieutenant est à ses côtés. Il communie.
A 1 h. et demie, réunion des séminaristes sous la présidence du Père Martin. Nous sommes assis en cercle et là on converse agréablement pendant deux heures ! C'est Saint Léopold en plein air.

15 mars

M. Brice ne revient plus. Tristis est anima mea… Credo et expecto

Saint Julien

16 mars

Retour dans notre cher grenier de Saint Julien. Parmi nos malades se trouve un sergent très sympathique. Il serait à évacuer mais ne veut pas l'être : il veut tuer des boches. "ils ont brûlé ma maison, dit-il, je leur brûlerai la cervelle!". Et il nous raconte quelques petites aventures très intéressantes. A l'attaque de Korteker, le 4 décembre, je me trouvais dans une tranchée boche où je dus rester seul avec 4 hommes sans liaison avec les miens. Heureusement que les sacs laissés par les allemands étaient remplis de vivres. Entre temps nous montrions au-dessus de la tranchée un casque boche et du boyau voisin on voyait un poing, un énorme poing de teuton, menaçant et qui semblait me traiter de voleur. Hélas ! Qu'aurais-je fait de son casque ? j'aurais mieux aimé avoir sa peau. J'allais être satisfait. Le lendemain à la relève, je m'apprêtais à partir quand je vois un soldat avancer dans le boyau, c'était mon boche. Il me crie : "werda". Je lui réponds "France", et je le tue.

17 mars

Grands travaux d'assainissement autour de notre ferme. On fait évacuer l'eau croupie par des canaux d'irrigation. Pendant ce temps quelques brancardiers pêchent des grenouilles et nous faisons le soir un plat exquis de cuisses délicates de ces sales petites bêtes !

J'attends avec impatience le retour du P. Carot et de Paul Bouyer partis au poste avancé. C'est un poste fort curieux : un four à pain entre des murs calcinés. On ne peut pas en sortir pendant le jour car les boches, en face, observent. Le poste du commandant se trouve un peu plus loin, dans un trou, sous des amas de briques. Notre chef de bataillon par intérim était un gros homme, tout court, très courageux dit-on, quoique d'aspect bonasse. Il fume toujours une énorme pipe et plaisante volontiers avec ses hommes. Au repos il passe le meilleur de son temps à pinter de la bière tout en caressant les joues des servantes de l'auberge. Dans son terrier, pendant l'action, règne une grande animation. Vingt bougies éclairent le repaire. Les fourriers attendent les ordres, les agents de liaison arrivent et sortent, la sonnerie du téléphone retentit. Le commandant assis devant une table amplement garnie, mange et pérore parmi les officiers serrés autour de lui. L'autre soir il expliquait au téléphoniste, la bouche pleine, tout en agitant le poing armé d'une fourchette : " Hais hon ! hais hon ! He ne heux pas que l'artillerie tire ! "

Le paysage environnant sur qui flotte l'odeur des cadavres est affreusement triste. C'est un vaste marécage, creusé de tranchées allemandes abandonnées et pleines d'eau. Des sacs allemands, des équipements, des fusils brisés sont disséminés un peu partout. On voit d'émouvantes petites croix où furent inscrits des noms à demi effacés par la pluie. Ici et là des chevaux ou des vaches aux ventres gonflés et que le givre argente sont étendus, les pattes raides.
Quelque part la fusillade crépite, s'éteint et reprend son bruit de friture. Tout à coup, alors qu'on se croyait tranquille les "gros noirs" viennent s'écraser bruyamment près de nous. Chacun donne son avis sur l'endroit où tombent les projectiles. Le sol tremble, des morceaux de fer font valser les pierres. On attend l'un contre l'autre, un peu anxieux, tendant l'échine et baissant instinctivement la tête à chaque "arrivage". C'est un petit moment désagréable à passer. Ensuite on rit et on oublie…

18 mars

Journée mélancolique. Pourquoi ? Cette lettre de Maurice Lebas [11] m'annonçant son ordination en est sans doute la cause… Il va être prêtre, il va dire la messe, il va pouvoir remettre les péchés, consoler les âmes. Mon Dieu, j'ai 23 ans, toutes ces années de jeunesse, je vous les ai données pour être un jour votre prêtre. Je le serai, n'est-ce pas. Pendant 23 ans j'ai dompté mon cœur pour vous le donner à vous seul. J'ai travaillé mon âme avec l'aide de mes directeurs pour qu'elle soit un peu digne de votre sacerdoce. Un obus brutal viendra peut-être mettre fin à cet idéal qui allait bientôt se réaliser… Oui, après tout, mon Dieu, prenez cette jeunesse pleine de votre amour, je vous l'ai donnée. Fiat !

---

[11] Maurice Lebas était l'ami de toujours. Ils étaient entrés ensemble en sixième au petit séminaire de Versailles. Maurice avait été réformé. Il n'avait pas fait de service militaire et n'avait pas été mobilisé en 1914. Il poursuivit donc normalement ses études au grand séminaire et fut ordonné prêtre en 1915, le samedi-saint. Emile ne le fut qu'en 1922 (décalage de 7 ans de vie militaire). Lorsqu'en 1965 Maurice Lebas fêta le 50ème anniversaire de son ordination, il demanda à son ami Emile, devenu Mgr Baudet, de présider la célébration. Celui-ci commença son allocution en disant : "lorsque je relis mes carnets de route de la grande guerre, je m'aperçois qu'en l'année 1915 j'y parle de toi…". Et il fit lecture de quelques passages de ses "carnets".

19 mars

Saint Joseph ! nous fêtons le patron de l'Eglise aussi solennellement que possible. Césard confectionne un véritable reposoir. Nous avons la messe, le salut même; et le soir avant de réciter notre chapelet nous disons les Vêpres de saint Joseph. La neige couvre toute la campagne. On se croirait plutôt à Noël, cependant le printemps doit faire son apparition après-demain, je crois.

Dunkerque

…une page manque, on ne connait donc pas les circonstances du voyage à Dunkerque.

… ce sont de véritables fossés que nous côtoyons car à ce moment nous traversons l'enceinte fortifiée de Bergues. Devant nous le pont-levis est baissé et je m'attends à voir sortir le seigneur, à cheval, tenant le faucon sur son poing et suivi de ses sujets, mais c'est une sentinelle qui débouche de la porte et qui arrête ma voiture. Je lui exhibe ma permission. Il est sans doute ébloui par le nombre de cachets bleus qu'on y a mis car sans autre explication, sans lire le papier il me laisse passer..

Nous déjeunons à Bergues et je prends plaisir à examiner les affiches du café écrites en français : "arrêté de police" etc… Je regarde surtout celles qui ont comme en tête deux petits drapeaux tricolores, je me sens tout à fait chez moi, mais voici que deux hommes entrent dans le café :
--" Pinte bier, als'tu belieft…
--" Ya, mijn heer
Quoi ? encore du flamand ! J'achève rapidement mon déjeuner et repars tout désenchanté.
Enfin nous arrivons à **Dunkerque**. Dig, dig, dig, c'est le timbre des tramways que j'entends et en voici un qui traverse le pont du canal devant moi. Il existe donc toujours des tramways ! mais oui, et des gens pressés qui vont à leurs affaires, des midinettes qui passent en groupes joyeux, des fiacres aux chevaux poussifs qui essaient d'aller au galop, des autos superbes qui passent à toute allure et qui disparaissent au coin d'une rue dans un virage savant : c'est la vie d'autrefois. Rien ne fait songer à la guerre si ce n'est le nombre d'autos montées par des officiers français, anglais ou belges.

Je m'acquittai de ma mission : porter une lettre à M. Brice notre ancien chef de service passé médecin de la gare de Dunkerque. Je rencontre un ami qui me fait visiter la ville (M. Rué). On se promène sur le port, on se mêle aux badauds qui regardent les bateaux de pêche remplis de poissons. Nous allons ensuite admirer dans le port quelques torpilleurs au repos. Puis je prends le train pour **Malo-les-Bains**.

Il est 8 heures, je m'en vais sur la grève. Elle est déserte, on n'entend que le bruit des flots et ce bruit me berce et m'enchante. Je regardai l'océan immense qui se confondait avec le ciel et j'avais comme le vertige : on est attiré par l'infini et malgré le torpilleur qui croisait devant la côte, je ne pensais plus à la guerre. Devant ce spectacle je pensais à Dieu et, accompagné par le bruit de la vague qui venait mourir à mes pieds, je faisais ma prière du soir.

23 mars

Je me lève à 7 heures et vais demander à Moreau d'atteler pour 9 ou 10 heures. Dunkerque s'éveille tout doucement. Je m'en vais au port. Le soleil qui empourpre l'horizon rend diaphanes les mats et les voiles des navires.

Des officiers élégamment mis s'en vont à leurs bureaux et services respectifs, quelques camelots aux casquettes-réclames crient le journal, les enfants par groupes s'en vont à l'école, les chauffeurs d'autos attendent le long du trottoir, ou vautrés derrière leur volant lisent leur journal. Ils personnifient pour moi la patience car, passez deux heures plus tard, ils seront toujours là, dans la même position, lisant le même journal.

En somme, je croise un tas de gens qui, extérieurement du moins, n'ont pas l'air de se douter qu'à quelques lieues d'ici de pauvres soldats gèlent dans le fond de leurs tranchées, que des obus tombent sans cesse, qu'il y a en un mot une foule d'hommes qui souffrent moralement et physiquement. Je quitte Dunkerque non sans regret et rentre à Woestern dans la soirée.

Saint Julien

24 mars

Nous rejoignons le poste de Fortuyne à travers champ car les routes sont repérées des boches et dès qu'il passe des soldats… que dis-je ? un soldat, une voiture à bras… aussitôt les 130 allemands viennent à la rencontre de visiteurs.

25 mars

Annonciation !... Décidément toutes les fêtes de l'Eglise se passeront dans notre pauvre grenier de Saint Julien. Durant la semaine sainte et à Pâques nous serons encore ici, mais nous tâcherons de faire le cénacle "grande stratum". Heureux serons-nous de pouvoir suivre toutes les cérémonies de la grande semaine

26 mars

Nous passons notre temps à faire de la photographie. Cela devient de la rage. Tout le monde veut en faire.
Du poste de secours nous assistons à un *bombardement en règle* de ce pauvre **Saint Julien**. : les briques se volatilisent, les tuiles sautent en éclat, une fumée noire s'élève dans le ciel à chaque "arrivage" et quand la poussière commence à disparaitre on voit de malheureux soldats qui se sauvent à toutes jambes.

27 mars

Un soleil… de printemps. Nous allons voir les batteries de 75 et là on tire quelques instantanés. Tandis que les artilleurs tirent la ficelle du canon, moi-même je fais fonction du chargeur et m'apprête à mettre un obus, un explosif, s'il vous plait, dans la culasse du canon.

Boesinghe

28 mars

Nous retournons à Boesinghe ! que de souvenirs ! On forme le projet d'aller déjeuner chez les demoiselles Vandermersh. Le Père Carot dit la messe au poste du commandant. Nous avons du buis béni que nous gardons précieusement puis l'après-midi se passe dans la photo… toujours la photo !